

Catherine FORET  
Pascal BAVOUX

## EN PASSANT PAR LE CENTRE...

La rue de la République à Lyon  
Anthropologie d'un espace public



TRAJECTOIRES



Catherine FORET  
Pascal BAVOUX

**EN PASSANT PAR LE CENTRE...**

**La rue de la République à Lyon**

**Anthropologie d'un espace public**

---

Photographies David ANEMIAN

Recherche financée par le Ministère de l'Équipement,  
du Logement, des Transports et de la Mer  
Secrétariat Permanent du Plan Urbain

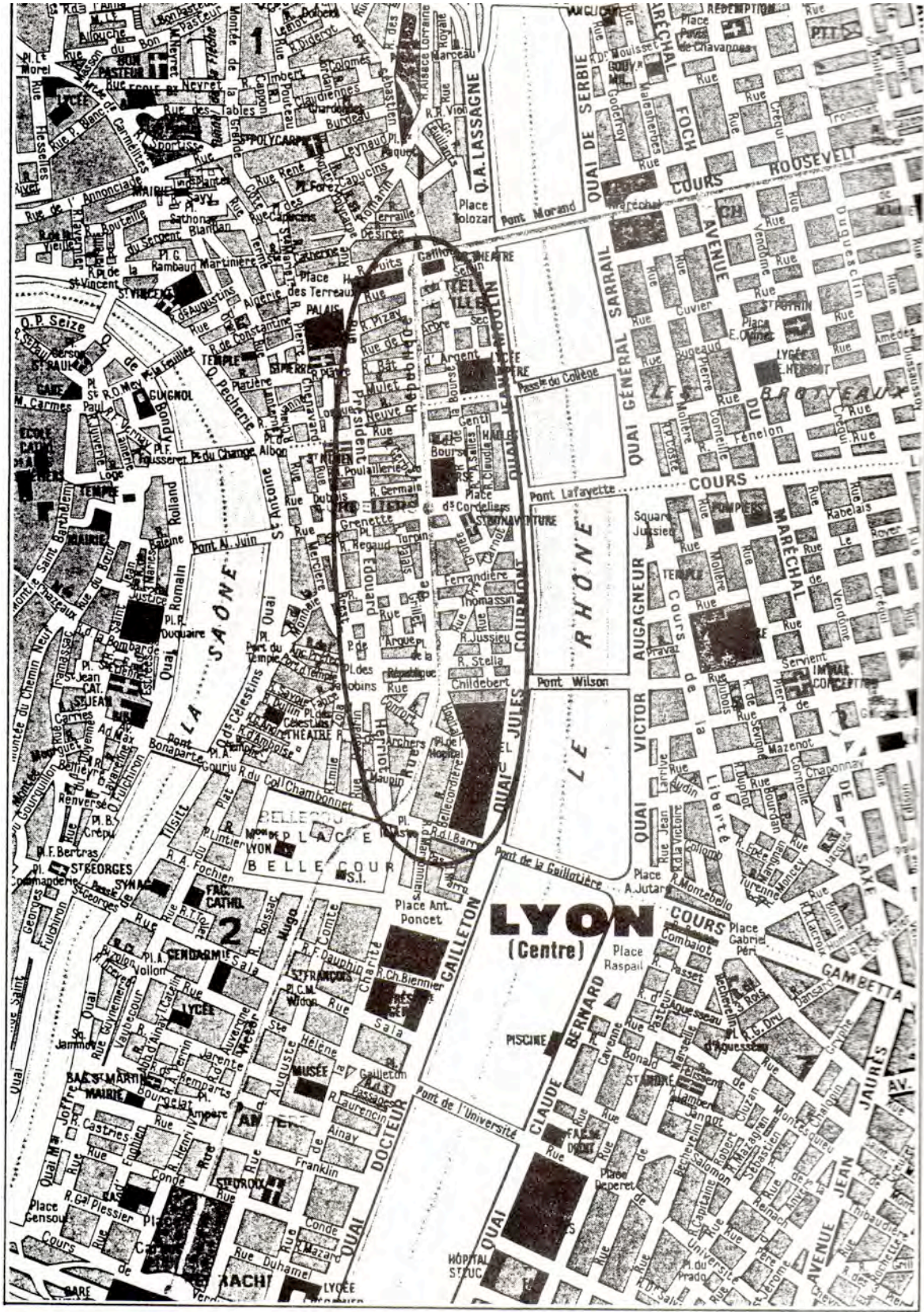
Convention n° 86 31444 00 223 75 01

**Editions du CERFISE 1990**

## SOMMAIRE

<b>INTRODUCTION</b>	p. 5
<b>CHAPITRE I : DE LA FLÂNERIE...</b>	p. 9
<b>I. Qui va là... ?</b> Essai de caractérisation du public de la rue	p. 9
1. Disponibilité	p. 9
2. Extériorité	p. 11
3. Diversité	p. 13
<b>II. Pourquoi faire... ?</b> La pluri-fonctionnalité et ses à-côtés	p. 15
1. Acheter, manger, s'informer, travailler...	p. 15
2. Flâner : <i>"Se promener sans hâte, au hasard, en s'abandonnant à l'impression et au spectacle du moment"</i>	p. 16
3. Passer : <i>"Etre momentanément (à tel endroit), en mouvement"</i>	p. 18
<b>III. La rue spectacle</b>	p. 19
1. Décor	p. 19
2. Scénographie	p. 21
<b>IV. La rue expérience</b>	p. 22
1. Anonymat	p. 23
2. Masques	p. 25
3. Rituels	p. 26
4. Risques	p. 27
5. Socialisation	p. 28
<b>V. La rue symbole</b>	p. 30
1. Mémoires en continu	p. 30
2. Valeurs accumulées	p. 32
<b>CHAPITRE II : L'ENVERS DU DECOR ORDINAIRE DES JEUNES DE LA BANLIEUE</b>	p. 35
I. Rue de la République : les jeunes de la périphérie contribuent à créer une centralité d'agglomération	p.. 35
II. Quand les jeunes de la banlieue régulent leur pratique de l'espace public	p.. 38
II. Rue de la République : un espace d'initiation au mode de vie urbain	p.. 40
IV. Un territoire hors de l'ordinaire	p. 42
<b>CONCLUSION</b>	p. 46
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	p. 53
<b>ANNEXES</b>	p. 59







## INTRODUCTION

Rue de la République. À Lyon, au cœur de la presqu'île qu'elle irrigue du Nord au Sud, entre la place des Terreaux et la place Bellecour, elle fut d'abord "rue Impériale", emblème de l'urbanisme prestigieux et hygiéniste voulu par le baron Haussmann. Percée en ligne droite à travers le fouillis des vieilles ruelles, entre 1854 et 1857, elle est censée "*rendre son lustre et sa sécurité*" au vieux centre d'affaires, qui, entre Rhône et Saône, souffrait de la "*dégradation physique et morale*" due à son insalubrité<sup>1</sup>. Opération "*d'embellissement*" qui doit non seulement "*faciliter la circulation et l'activité commerciale des négociants lyonnais*", mais encore "*enrayer l'exode des bourgeois (...) qui ne pouvaient plus s'identifier à cette ville aux rues sinueuses, sans air et sans lumière, ni aux vieilles maisons tout en hauteur et vétustés, à l'intérieur desquelles s'entassaient le plus grand nombre possible de locataires*"<sup>2</sup>, le percement de cette voie nouvelle répond en outre à un objectif d'ordre **stratégique** : il s'agit en effet "*d'ouvrir une voie qui donne à l'armée le moyen d'arriver droit au coeur d'un centre si dangereux*", afin d'être en mesure de "*chasser l'émeute de ses retranchements*", lors d'éventuelles insurrections<sup>3</sup>.

De cette époque, il reste un paysage, représentatif d'un régime et d'une idéologie urbaine qui voyaient la ville comme un espace circulatoire centré autour de la bourgeoisie d'affaires et de ses activités d'échange : 1,2 km de long sur 22 m de large..., pas un boulevard, mais une rue qui tranche quand même sur l'ancien tissu urbain par son unité architecturale et la continuité de sa perspective.

Construits en pierre de taille, dans une sobriété de style qui caractérise bien "l'esprit lyonnais", les immeubles cossus s'alignent impeccablement de part et d'autre de la rue, en un décor homogène que fait seule varier l'ornementation diversifiée des façades.

Large et longue, scandée par le débouché de multiples voies transversales, la rue articule quatre des principales places de la Presqu'île et dessert dans sa partie Nord trois des édifices symboliques du pouvoir lyonnais : l'Hôtel de Ville, l'Opéra et le Palais de la Bourse. Doublée en 1860 de la rue de l'Impératrice (actuelle rue Edouard Herriot), elle constituera pendant longtemps le premier centre d'activités de Lyon, accueillant de nombreuses banques<sup>4</sup>, des compagnies d'assurances, des commerces de luxe, et quelques grands cafés qui deviendront de véritables institutions de la vie publique lyonnaise.

Piétonne depuis 1975<sup>5</sup>, elle est toujours le support d'un important dispositif commercial et de services, structuré autour de quelques points phares du commerce de distribution (la FNAC, la Redoute, le Printemps, le Grand Bazar), et reste marquée, bien que dans une moindre mesure, par la présence bancaire sur son tronçon situé le plus au Nord. Mais la piétonnisation, qui a concordé avec l'ouverture de la première ligne du métro lyonnais, a redéfini les

<sup>1</sup> Cf. Marcel RONCAYOLO : "Le modèle haussmannien", in : "Histoire de la France urbaine", tome 4 : "La ville de l'âge industriel", Editions du Seuil, Paris, 1983.

<sup>2</sup> Dominique BERTIN : "Lyon, la Rue Impériale, un exemple de percée haussmanienne en province, in : "L'idée de la ville", Actes du colloque international de Lyon, Editions Champvallon, Seyssel, 1984.

<sup>3</sup> Extrait d'un rapport du préfet VAISSE au Ministère de l'Intérieur, cité par Dominique BERTIN.

<sup>4</sup> Notamment dans sa partie Nord, qui concentrait dans l'entre-deux guerres un nombre très important d'emplois bancaires. D'après les souvenirs d'une employée de banque de l'époque, étaient ainsi représentés sur la rue : la Banque de France, la Société Lyonnaise, la Société Générale, le Crédit Lyonnais, le Crédit Commercial de France, la Barclay's Bank, la Banque Privée, la Banque Jacquier, le Comptoir National d'Escompte, la Banque Morin-Pons...

<sup>5</sup> Sur la piétonnisation de la rue et ses effets sur les transports, la structure commerciale et l'attractivité du centre-ville, on pourra consulter le travail de J.Y. AUTHIER et J.J. BARTOLI : "La piétonnisation de la rue de la République : un urbanisme au pas à pas", mémoire de licence d'études urbaines, Université Lyon 2, 1984..

conditions d'accès et de fréquentation de cette rue, en la plaçant au coeur du système de transports en commun de l'agglomération : offrant son débouché à 3 stations de métro, se trouvant au terminus de 21 lignes d'autobus et sur le passage de 22 autres, la rue de la République est ainsi devenue l'un des espaces à plus forte accessibilité de l'agglomération.<sup>6</sup>

La foule s'y presse, les samedis et les fins de journée, apparemment indifférente à sa propre diversité : les vieilles dames des beaux quartiers y côtoient les punks du centre ville, et les jeunes des banlieues y croisent des couples d'employés ou de cadres moyens venus de toute la région. Entre eux, les mendiants et les colporteurs font leur beurre, les militants manifestent et les artistes de rue se donnent en spectacle à même le bitume, affichant avec plus ou moins de succès dessins, mimiques ou mélodies.

Un lieu pluriel, donc. Et fréquenté. Au coeur d'une ville "discrète" où, comme l'écrit un journaliste, "*cette étrange compagnie fait désordre*"<sup>7</sup>. Autrefois réservée aux "bons lyonnais" et aux commerces de luxe, la rue a basculé au tournant des années 80 dans une atmosphère de décontraction populaire dénoncée par certains. L'entrée en scène, sur cet espace central référé dans la mémoire collective à l'ambition affairiste de Lyon, de populations récemment implantées dans l'agglomération, a bouleversé les schémas de représentation et de fréquentation de la rue. L'arrivée des **jeunes**, surtout, liée au développement de lieux commerciaux tels que la FNAC, les fast-food et les magasins de vêtements bon marché, dérange l'ordre établi et remet en cause l'image et la fonction sociale de cet espace dans la ville. D'où les projets de réaménagement envisagés depuis quelques mois par les élus locaux, visant à rendre à la rue de la République un aspect "*adapté au prestige de la ville.*"<sup>8</sup>

D'où également notre curiosité d'anthropologues pour cet espace en mutation où se croisent les populations des "écartés" de la ville, ces banlieues sur lesquelles nous avons jusqu'ici travaillé. D'Oullins à Vénissieux, de St Priest à Ecully, tous les citadins de la périphérie urbaine que nous interrogeons sur leurs façons de vivre et de percevoir la ville, nous renvoyaient au centre, et plus précisément à cette rue-phare, citée dans tous les entretiens comme point de repère ou passage obligé de leurs parcours urbains. La "descente rue de la Ré" du samedi après-midi apparaissait notamment de manière répétitive dans les entretiens avec les jeunes des quatre coins de l'agglomération, quelque soit d'ailleurs l'appréciation portée par les intéressés sur l'ambiance ou sur la qualité de cet espace<sup>9</sup>.

Le caractère massif, et surtout transversal de ce phénomène ne pouvait pas ne pas nous interroger : d'une ZUP à l'autre, d'un lotissement de l'Ouest à un grand ensemble de l'Est de l'agglomération, la rue de la République était le premier (et souvent le seul) espace central cité au chapitre de la mobilité urbaine. Au-delà des pratiques, la rue apparaissait surtout comme **symbole d'urbanité**, dans les discours de tous ces habitants des franges de la cité, sur lesquelles s'appliquent depuis quelques années diverses politiques de "revalorisation" ou de "ré-urbanisation".

<sup>6</sup> J.Y. AUTHIER et J.J. BARTOLI soulignent ainsi (en 1984) que 41 % du trafic total autobus et trolleybus de l'agglomération aboutit ou passe rue de la République, tandis que 36 % du trafic de la ligne A du métro (la plus fréquentée) est absorbé par les trois stations donnant sur la rue : Bellecour, Cordeliers et Hôtel de Ville..

<sup>7</sup> R. BELLERET in: "Rue de la Ré...publique", Le Monde Rhône-Alpes, 30 mars 1988.

<sup>8</sup> André SOULIER, cité par Bernard ELIE, Le Monde Rhône-Alpes, 30 mars 1988

<sup>9</sup> Cf. à ce sujet nos précédents travaux de recherche, en particulier :

- "Territoires de la mobilité. Pratiques extra-résidentielles des jeunes de la périphérie", Pascal BAVOUX, Jean-Paul PAYET, Ministère de l'Équipement, du Logement et des Transports, décembre 1986.

- "Trajectoires de l'exclusion. Recomposition sociale et processus de territorialisation dans l'espace d'une copropriété disqualifiée", Catherine FORET, Caisse Nationale des Allocations Familiales et Ministère de l'Équipement, du Logement et des Transports (BRI), décembre 1986.

Il fallait aller voir, donc. Comprendre ce qui se jouait là, sur cette scène centrale du grand théâtre urbain, pour mieux saisir la dynamique des banlieues et aborder l'enjeu principal des politiques urbaines actuelles, à savoir l'articulation de ces espaces périphériques secrétés par la croissance des vingt dernières années, à la ville telle qu'on la rêve et telle que l'histoire l'a produite : condensé d'échange et d'interaction sociale symbolisé par la notion d'espace **public**.

Le mot est lâché : il est aujourd'hui sur toutes les lèvres, préoccupation majeure de ceux qui pensent, produisent ou gèrent la ville contemporaine. L'intérêt nouveau qu'il suscite, et l'apparition même du terme dans le champ de la pensée urbaine<sup>10</sup>, traduisent l'évolution des préoccupations concernant la vie en milieu urbain. Comme si, à la lueur des problèmes sociaux apparus dans les ensembles résidentiels récents, on s'apercevait qu'il ne suffit pas de produire des logements pour créer la ville, mais qu'il faut aussi prêter attention à tous ces espaces interstitiels qui servent de support aux échanges collectifs : rues, passages, cours d'immeubles, places, lieux de spectacle, de circulation ou de consommation...

Conscients du retard pris en la matière, les urbanistes s'interrogent. Ils cherchent dans l'histoire des villes des références sur ce qui fait la "qualité" des espaces publics, et commencent à comprendre que celle-ci ne peut reposer sur la seule production d'agencements spatiaux, mais qu'elle implique également, ainsi que l'a souligné Michel PERALDI<sup>11</sup>, *"un travail des rythmes et des temps sociaux, de l'imaginaire autant que des formes"*. A cet égard, le thème de réflexion proposé par l'Italie lors de la dernière Triennale de Milan<sup>12</sup> était significatif de ce déplacement des enjeux urbains : en regard des multiples réalisations architecturales des trois dernières décennies, concernant le logement au sens strict (individuel ou collectif), l'exposition mettait en scène "l'esprit public" tel qu'il s'est incarné dans l'histoire des villes italiennes, et s'interrogeait sur la disparition des savoir-faire urbanistiques en la matière.

Dans le même ordre d'idées, il nous est apparu intéressant de se pencher sur l'un des rares espaces, qui, à l'échelle de Lyon, rassemble effectivement des publics divers et attire régulièrement des foules de citoyens. Sur quoi repose cette attractivité ? Qui vient rue de la République, à quel rythme et pour quoi faire ? Quelles représentations de la rue et de son environnement peut-on distinguer chez les divers groupes sociaux qui la fréquentent ? Dans quelle mesure enfin, cet espace peut-il être qualifié de "public" et en quoi participe-t-il à l'articulation des divers territoires urbains, à l'idée commune que les lyonnais peuvent se faire de leur ville ?

Plusieurs types d'investigations ont été retenus pour explorer cet objet complexe par excellence que constitue le vécu social de la rue :

- des entretiens non directifs sur le thème du "voyage au centre", menés auprès d'une vingtaine de jeunes de "banlieues défavorisées", sur leur lieu de résidence ou au cours de leurs déplacements vers le centre-ville ;
- une enquête par questionnaire (25 questions, traitées par fichier-image), réalisée auprès de 387 passants, sur la rue elle-même, en octobre 1987 ;

<sup>10</sup> Ainsi que le soulignent les auteurs du rapport "Espaces publics", récemment publié par la Documentation Française, l'émergence du terme date seulement d'une dizaine d'années; on parlait auparavant, selon les cas, de voirie, espaces collectifs, espaces verts, centres commerciaux, etc..., sans utiliser de concept générique renvoyant à une réflexion globale sur la fonction de ces espaces dans la ville.

<sup>11</sup> In: "Le temps des rites : l'action culturelle en villes nouvelles", CERFISE, Marseille, 1988.

<sup>12</sup> XVII Triennale di Milano: "Le città del mondo e il future délie Métropolie", 21 septembre/18 décembre 1988

- Des entretiens non directifs conduits entre mars 1987 et janvier 1988 auprès d'une trentaine de personnes stationnant sur la rue (sur les bancs, aux terrasses de café ou de fast-food) ;
- un reportage photographique confié à un professionnel, chargé de travailler plus particulièrement sur les comportements et les inter-actions dans la rue ;
- des observations effectuées sur place pendant toute la période de recherche, concernant notamment la fréquentation et les modes d'occupation des différents sous-espaces (y compris les lieux de consommation, terrasses de café, fast-food...).

Enfin, l'analyse s'est appuyée sur des travaux d'étudiants en sociologie urbaine de l'Université Lyon 2<sup>13</sup>, à savoir deux enquêtes par questionnaire portant au total sur 250 personnes (enquêtes menées à la sortie des magasins de disques et à l'entrée des cinémas), et une vingtaine de travaux plus qualitatifs (entretiens non directifs) portant sur divers thèmes ayant trait au fonctionnement social de la rue :

- l'activité nocturne,
- les cafés,
- la présence policière sur la rue,
- les fast-food,
- les habitants de la rue,
- les sous-sols de la rue,
- les groupes de jeunes devant la FNAC,
- les camelots,
- les musiciens de la rue de la République,
- l'occupation des bancs publics,
- la rue de la République et les personnes âgées,
- etc...

De ce matériau considérable, nous avons voulu extraire une approche sensible de l'espace-rue, qui, tout en étant étayée par des données chiffrées et des analyses théoriques, donne la parole aux usagers anonymes qui participent, de par leur simple présence, à la construction du sens collectif de cet espace urbain. Car leur prolixité nous avait surpris : loin de n'avoir rien à dire (ou de simples banalités), sur un sujet qui, après tout, pouvait sembler distant de leurs préoccupations personnelles, la plupart des enquêtés, interpellés au hasard de leur déambulation, s'exprimaient volontiers sur la rue, son ambiance et leur propre rapport à cet environnement spatial, allant parfois jusqu'à nous livrer des discours de vrais "professionnels de l'espace public". Nos étudiants l'avaient d'ailleurs noté : "*La rue de la Ré rend bavard...*", plus que le métro par exemple, parce qu'elle renvoie sans doute à un imaginaire et un vécu plus complexes. On verra que cette richesse des témoignages est également liée à l'état de "disponibilité mentale" qui caractérise justement les usagers de la rue, venus chercher en ce lieu l'imprévu qui fait souvent défaut dans l'espace balisé de leur quotidien. Mais cette prolixité traduit aussi, et c'est ce qu'il faut souligner essentiellement au terme de cette recherche, l'intérêt persistant des citoyens pour "l'être en public", à une époque où l'on s'inquiète par ailleurs du développement de l'individualisme, dans une société qui deviendrait de plus en plus "intimiste"<sup>14</sup>. Il y a là, pour le moins, matière à réflexion...

<sup>13</sup> U. V. "Méthodes d'analyse" 1986 / 87, enseignants : Pascal BAVOUX, Jean-Paul PAYET.

<sup>14</sup> Qualificatif emprunté à Richard SENNETT, dans "Les tyrannies de l'intimité", Seuil, Paris, 1979.



## CHAPITRE I : DE LA FLÂNERIE ...

*"La foule n'a d'autre idée d'elle-même que son déploiement festif, son être-là évident, sans prétention fondatrice. Elle se détend en se regardant, en regardant d'autres parts d'elle-même."*

D. SIBONY, *"Ces foules événements"*, Libération, 2 novembre 1988.

Parler d'une rue, et plus précisément d'une rue piétonne de centre-ville, c'est d'abord parler circulation, flux de passants, mouvements de population. Nous ne le ferons pas sur le mode strictement statistique (ce n'est pas notre rôle, à nous qui nous définirions volontiers comme simples "observateurs de l'anodin"<sup>15</sup>), mais du moins à l'aide de quelques chiffres qui introduiront des ordres de grandeurs, dans une analyse qui se veut avant tout qualitative. Car c'est bien l'idée de foule, de multitude qui s'impose au premier regard : la rue de la République, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, est assurément la plus fréquentée de Lyon, celle où circule, à pied, le plus de monde. On peut se fier en la matière aux commerçants, qui, tout en déplorant l'évolution récente de cette rue, reconnaissent son caractère attractif.

*"En août 1987", raconte l'un d'eux, "un jour de semaine, alors que tous les lyonnais sont partis en principe, j'ai compté les gens passant sur toute la largeur de la rue, à la hauteur de ma boutique : et bien, entre 15h15 et 15h30, en 1/4 d'heure, j'ai compté 580 personnes, non compris les enfants! Ça m'a réellement impressionné... Des passages comme ça, y en n'a pas beaucoup en France! C'est de plus en plus mal fréquenté..., mais on est quand même gagnant sur le passage."*

Aux dernières nouvelles, la rue de la République demeure d'ailleurs *"le plus important centre commercial de Lyon, avec un chiffre d'affaires global d'environ un milliard de francs"*<sup>16</sup>. Il y a du monde, donc, personne n'en disconvient. Davantage au Nord qu'au Sud, les samedis que les jours de semaine, les après-midi que les matinées..., mais globalement toujours plus qu'ailleurs, dans cette agglomération qui dépasse aujourd'hui le million d'habitants<sup>17</sup>.

### I. QUI VA LA...? Essai de caractérisation du public de la rue

#### 1. Disponibilité

En un temps où l'on déplore la sous-fréquentation de nombre d'espaces publics, désertés par une population qui n'y trouve manifestement ni son intérêt ni ses repères, cette attractivité pose question. Elle pose problème, même, à certains acteurs de la ville directement impliqués dans la gestion ou le fonctionnement de la rue. Il y a du monde, oui, mais qui ? s'interroge-t-on avec inquiétude du côté des édiles. *"La populace, une clientèle bas de gamme attirée par les fast-food"*, répondent certains commerçants. *"Des étrangers, des hippies, toute une faune de poivrots, de musiciens, de marginaux, ..., qui font fuir la clientèle chic et élégante"*, se plaint-on chez d'autres.

<sup>15</sup> D'après le terme "ethnologie de l'anodin", proposé par Jacques MEUNIER dans sa "Lettre à un ethnologue : le cru et le cuit sur les trottoirs de la rue de Buci", in : L'Événement du Jeudi, 8/14 septembre 1988

<sup>16</sup> D'après Lyon-Figaro, 9 mai 1988 : "La rue de la Ré face à ses ambitions".

<sup>17</sup> 1 106 000 dans la Communauté Urbaine, en 1982.

Des jeunes, surtout, si l'on en croit les résultats de notre enquête : on a en effet dénombré **71 % de moins de 25 ans** parmi les passants que nous avons interrogés. Un tel pourcentage, pour être interprété avec justesse, mérite un renvoi aux conditions mêmes de l'enquête : rappelons donc que celle-ci a porté sur 387 personnes, interrogées en l'espace de 3 semaines, de 8h du matin à 24h, sur 6 points d'enquête répartis sur la longueur de la rue. Elle n'a concerné que des **passants**, excluant donc toutes les personnes stationnant sur la rue, notamment aux terrasses de café et sur les bancs. Par ailleurs, en dépit de l'attention portée à la nécessaire diversification de l'échantillon d'enquête, des limites sont apparues vis-à-vis de certaines fractions de public (notamment les femmes de plus de 30 ans), plus réticentes que d'autres à se laisser aborder par l'enquêtrice. On peut sans doute considérer ces limites comme inhérentes à ce genre de sondage sur l'espace public : il est clair en effet que les tranches d'âge jeunes sont par nature plus ouvertes aux sollicitations imprévues, se laissent plus facilement aborder, et répondent plus volontiers aux questions que le public plus pressé des tranches d'âge actif, ou celui, plus craintif, des personnes âgées. Ceci dit, nous avons veillé à prendre en compte ces dernières catégories à travers d'autres modes d'enquête : observations sur le site en ce qui concerne les passants "pressés", et entretiens non directifs auprès des personnes stationnant sur la rue, parmi lesquelles les tranches d'âge âgées sont bien représentées. L'analyse que nous proposons ici s'appuie sur l'ensemble de ces résultats, le croisement des différentes méthodes d'approche constituant à notre sens la meilleure des garanties d'objectivité, dès lors que l'on aborde des objets aussi complexes que les comportements sociaux ou le rapport à l'espace de l'imaginaire citadin.

Même s'il doit être relativisé, donc, en fonction des limites énoncées ci-dessus, le pourcentage de jeunes dans notre échantillon d'enquête reflète bien une certaine réalité de la rue de la République aujourd'hui : il dit clairement la sur-représentation de cette catégorie de public dans un espace désormais jalonné par des lieux de consommation typiquement "jeunes" eux aussi (magasins de disques, fast-food, cinémas, boutiques de vêtements sportwear...). Il faut d'ailleurs noter que la proportion des moins de 25 ans parmi les passants décroît du Sud au Nord de la rue : elle varie entre 75 et 80% dans le tronçon le plus proche de la place Bellecour, celui où sont précisément concentrés les fast-food et les commerces les plus fréquentés par cette tranche d'âge; entre 60 et 70 % dans les autres portions de la rue, le taux le plus faible concernant l'espace le plus au Nord (entre Cordeliers et Opéra), qui est aussi le moins investi par la fonction commerciale.

S'il existe évidemment un lien entre la présence de ce public et la transformation de l'environnement commercial de la rue de la République, celui-ci ne saurait être analysé de manière simple. Il est clair en effet que les deux termes de ce processus inter-agissent l'un sur l'autre, pour produire des effets cumulatifs. Ils se développent donc "en phase" l'un avec l'autre, et ce dans un contexte culturel bien précis. Plutôt que de polémiquer en vain sur l'antériorité éventuelle de l'un des deux phénomènes (l'ouverture des fast-food est-elle cause ou conséquence de la présence des jeunes sur cet espace?), c'est sur ce **contexte culturel** qu'il faut s'interroger. On verra plus loin, en effet, que la présence commerciale est loin d'être le seul facteur d'attractivité de la rue, et que les jeunes ne se réfèrent pas à cet espace en tant que simple lieu de consommation.

Autre résultat d'importance, qui est en partie dans la logique du précédent, mais qui précise encore le profil de ce public : la très forte proportion de célibataires (ou assimilés), parmi les usagers de la rue, tendance qui s'avère confirmée par les résultats des entretiens non directifs. 82 % des passants enquêtés ont ainsi déclaré vivre seuls, qu'ils soient veufs, divorcés ou célibataires au sens proprement juridique du terme (cette proportion atteignant 95 % chez les moins de 25 ans). Par ailleurs, les hommes sont apparus en plus grand nombre que les femmes dans notre échantillon d'enquête : on a compté 60 % d'hommes parmi les passants enquêtés, la sur-représentation se limitant en fait, mais de manière très accentuée, aux tranches d'âge dans lesquelles les hommes sont justement plus fréquemment célibataires (66% d'hommes contre 34%

de femmes parmi les 18/35 ans).<sup>18</sup>

Enfin, il faut noter le poids de la présence étudiante (44% des enquêtes étaient lycéens ou étudiants), auquel il conviendrait d'ajouter le pourcentage des inactifs (9% de chômeurs, 2% de retraités), pour se faire une idée de la **disponibilité** du public de la rue. Car c'est bien là l'une de ses caractéristiques majeures, celle que mettent en évidence tous les chiffres précités, mais aussi les résultats de nos entretiens qualitatifs. En résumé, l'ensemble des données recueillies lors de nos investigations font apparaître de manière claire que la rue de la République n'est pas un espace à connotation "familiale". C'est au contraire un lieu où s'intensifient les données les plus significatives de l'urbanité : mobilité, disponibilité, labilité des identités et des situations sociales. On y croise des gens qui ont le temps... ou qui le prennent. Des gens qui ne sont pas "installés" dans une vie familiale ou professionnelle, et qui souvent ne le sont pas non plus dans la ville.

## 2. Extériorité

L'enquête a en effet montré que la rue attire surtout un public que l'on pourrait qualifier de "périphérique" par rapport à la ville, son histoire et sa culture. Périphérique au sens spatial du terme, d'abord: 21% seulement des passants interrogés résidaient dans les quartiers centraux de Lyon<sup>19</sup>, tandis que 50% venaient des communes extérieures à Lyon et Villeurbanne (30% de la banlieue proprement dite<sup>20</sup>, 6% d'autres communes du Rhône, et 14% d'autres départements). Précisons que dans cette répartition, l'Est de l'agglomération (où sont implantés la plupart des grands ensembles d'habitat social) ne pèse pas plus que l'Ouest (à caractère plus "résidentiel") : sur les 117 enquêtes résidant en banlieue, 46% venaient des communes de l'Est de la CO.UR.LY<sup>21</sup>, alors que ces communes, avec un total de 576 945 habitants en 1982<sup>22</sup>, représentent 50% du poids démographique de la banlieue. Il semble bien, et nos investigations qualitatives tendent à le confirmer, que l'extériorité résidentielle par rapport au centre ville soit un des critères les plus largement partagés par le public de la rue de la République, alors que le critère d'appartenance à telle ou telle catégorie socioprofessionnelle de la population n'apparaît pas déterminant. Parmi les actifs présents sur la rue (41% des enquêtes), on trouve en effet autant d'ouvriers et employés (19%), que de cadres moyens, cadres supérieurs, professions libérales et chefs d'entreprise (19%).

De même, c'est plutôt en termes de **position urbaine** qu'en termes de position sociale que s'exprime le caractère "périphérique" de ce public : les usagers de la rue de la République sont rarement de "vrais lyonnais", c'est-à-dire des citoyens bien ancrés dans les réseaux relationnels, professionnels ou culturels de la ville. S'ils l'ont été (on pense notamment aux retraités), ce sont des gens qui aujourd'hui se sentent quelque peu "en marge" de l'effervescence urbaine, et qui mènent souvent, au quotidien, une vie confinée à l'espace de leur quartier.

*"J'ai été dans le commerce pendant trente ans", explique un habitué des lieux, rencontré sur un banc dans la portion Sud de la rue. "J'étais employé rue de la Charité, en plein centre... Maintenant, j'habite presque en banlieue, dans le 5ème, à la limite de Tassin et Francheville. Je crains un peu la*

<sup>18</sup> Là encore, il faut sans doute considérer ces résultats comme des indicateurs de tendance, plutôt que comme des données statistiques définitives, en raison des conditions même de l'enquête : comme dans tout espace public, on verra que comportements qui ont pu conduire les hommes à répondre plus volontiers que les femmes à l'enquêtrice. Les résultats des enquêtes menées par nos étudiants auprès de publics plus ciblés (cinémas, magasins de musique) tendent d'ailleurs à relativiser cet état de fait (55 % d'hommes parmi les 250 personnes enquêtées).

<sup>19</sup> Presqu'île, Croix-Rousse, Vieux Lyon, soit les 1er, 2ème, 4ème et 5ème arrondissements.

<sup>20</sup> On a classé sous ce terme l'ensemble des communes comprises dans le périmètre de la Communauté Urbaine de Lyon, hormis Lyon et Villeurbanne.

<sup>21</sup> Vaulx-en-Velin, Décines, Meyzieu, Jonage, Bron, Chassieu, St Fons, Vénissieux, St- Priest, Feyzin, Corbas, Mions, Solaize.

<sup>22</sup> Source: INSEE, R.G.P.

*solitude, comme je ne travaille plus..., alors je viens ici l'après-midi, avec le bus : je suis là en 1/2 heure. Je vois ici des connaissances, mais on ne me reconnaît pas. Ça ne fait rien, c'est d'autant plus amusant... Je suis un peu en marge... de la société, parce que je n'ai plus de cordes vocales : pendant plusieurs années, avant de reparler, on reste à l'écart... Je viens pas tous les jours, mais très souvent. Je me mets pratiquement toujours sur ce banc. Ça, c'est un truc de vieux... avant l'heure!"*

Nombreux sont également, parmi les usagers de la rue, les **nouveaux venus en ville** (étudiants ou actifs récemment arrivés à Lyon, originaires d'autres villes ou régions de France), ou les personnes qui, bien que résidant depuis longtemps dans l'agglomération, n'ont pas de pratique urbaine "globale" : si la majorité des enquêtés ont dit venir régulièrement rue de la République (au moins une fois par semaine dans 74% des cas<sup>23</sup>), peu d'entre eux ont fourni des réponses laissant entendre qu'ils connaissaient bien la ville. Tout indique au contraire qu'ils n'en ont qu'une vision très partielle, et qu'ils la fréquentent de manière ponctuelle.

Ainsi, nombre d'entre eux ont eu de la difficulté à répondre à la question : "Quels autres lieux fréquentez vous à Lyon ?". Alors que le taux de non réponses est par ailleurs très faible sur cette enquête, y compris dans le cas des questions ouvertes, il s'élève à 24% pour cette question. Parmi les répondants, 165 personnes (soit 43% des enquêtes) n'ont cité qu'un seul lieu, 103 (27%) n'en ont cité que deux, 26 seulement (7%) proposant davantage de réponses. En tête des espaces qui font référence dans l'imaginaire urbain de ce public, on trouve le Vieux Lyon, (cité 122 fois, dont 49 fois tout seul); derrière ce haut-lieu du tourisme lyonnais, le centre commercial de la Part-Dieu est citée 83 fois (36 fois de manière unique); viennent ensuite (dans 80 cas, dont 39 isolés) certaines rues ou places de la Presqu'île situées à proximité immédiate de la rue de la République, dans le secteur compris entre Bellecour et les Terreaux. Puis, loin derrière, le quartier de la Croix-Rousse (cité 46 fois, dont 12 fois isolément), la rue Victor Hugo<sup>24</sup> (citée seulement 21 fois, dont 4 isolément), Perrache<sup>25</sup> citée 18 fois dont 4 isolément), le quartier de la "place du Pont"<sup>26</sup> (cité 4 fois), et enfin divers autres secteurs de Lyon ou Villeurbanne qui correspondent en fait au lieu de résidence des enquêtes.

Pour nombre d'usagers, la rue de la République fonctionne donc comme l'un des rares lieux polarisants d'une ville qu'ils maîtrisent mal ou qu'ils ne fréquentent que selon des itinéraires et des rythmes peu diversifiés, souvent répétitifs : l'enquête a ainsi fait apparaître que 40 % des passants interrogés étaient venus directement sur la rue depuis leur domicile ou leur travail, avec l'intention d'y retourner directement ensuite, sans autre projet de parcours dans la Presqu'île ou d'autres secteurs de Lyon. Nos investigations qualitatives ont d'ailleurs confirmé que pour une part importante du public, la rue constitue souvent en elle-même le but de la "sortie" en ville, et qu'elle fait l'objet d'usages programmés dans le temps. On y vient très régulièrement, à des périodes journalières ou horaires fixées par l'habitude : "*tous les samedis*", "*le jeudi entre 14 h et 17 h*", "*chaque fin d'après-midi après la sortie des cours*"...

Avant d'aller plus loin dans l'interprétation de ces faits, et pour en finir avec le profil du public de la rue, tel qu'il a pu être approché à travers l'enquête quantitative, il faut parler des étrangers : au coeur des discours sur la ville, leur présence dans cet espace central alimente le fantasme "d'envahissement" du centre de Lyon par une population considérée comme menaçante pour l'image et l'activité commerciale de la Presqu'île. Les jeunes d'origine maghrébine en particulier, qui ont fait leur apparition sur la rue de la République au début des années 80, en même temps qu'ils faisaient parler d'eux dans les banlieues, sont au centre des débats sur "la mauvaise fréquentation" de la rue et les projets de "requalification" envisagés par les élus locaux. L'enjeu

<sup>23</sup> Cf. tableau n° 5 en annexe.

<sup>24</sup> Deuxième rue piétonne de Lyon.

<sup>25</sup> Centre d'échange bus/train/méto.

<sup>26</sup> L'un des principaux centres du commerce ethnique à Lyon.



qu'ils constituent, à travers le questionnement sur la légitimité à "être là" de telle ou telle catégorie de population, mérite d'être éclairé par les résultats de notre enquête : ceux-ci indiquent en effet que, si les étrangers sont présents sur la rue, ils n'y sont pas en aussi grand nombre que tendrait à le laisser croire la rumeur lyonnaise (ou l'effet de visibilité qui peut découler de leur faciès ou de leur comportement) : 9 % seulement des personnes enquêtées étaient de nationalité étrangère, 8 % étaient françaises d'origine étrangère<sup>27</sup>. Dans le tronçon le plus au Sud de la rue, que la population jeune fréquente plus volontiers, ces proportions s'élevaient respectivement à 12 et 9 %, sur un total de 147 enquêtés.

Ce sont donc les **jeunes** qui sont globalement sur-représentés sur la rue de la République, et non pas telle ou telle catégorie à l'intérieur de ce groupe d'âge, qui se distinguerait par son appartenance populaire ou ethnique. Rappelons à l'occasion de ces résultats, et pour les éclairer, que le critère d'ethnicité ne recouvre pas celui de "distance culturelle par rapport au fait urbain", qui semble pouvoir s'appliquer de manière déterminante au public de la rue de la République : ainsi que nous avons eu l'occasion de le vérifier dans le cadre d'autres recherches, les jeunes issus de l'immigration (et notamment les plus de 20 ans) adhèrent en partie à des modes de vie très "citadins", caractérisés par une forte mobilité spatiale et culturelle.

### 3. Diversité

De la vieille dame bijoutée (faussement) et maquillée (largement), assise à la terrasse du Bar Américain, ex-parisienne et ex-agent commercial, qui vient de Villeurbanne une fois par semaine, *"mais ne s'assoit jamais sur les bancs..."*; à la jeune mère célibataire, chômeuse, qui vit en foyer et retrouve chaque après-midi autour d'un banc, des amis rencontrés sur la rue ; en passant par un jeune ouvrier fraiseur de 24 ans, d'origine asiatique, habitant Bron, qui vient tous les jours *"faire les magasins de musique"* et rencontrer là des *"collègues"* appartenant à la même communauté ethnique, mais résidant à l'autre bout de l'agglomération... : on trouve de tout rue de la Ré.

Des cadres dynamiques en costume/attaché-case, qui sortent du palais de la Bourse ; un gérant de société qui vient de Courzieu dans les Monts du Lyonnais, avec sa femme et ses trois enfants, *"pour faire des achats et aller au cinéma"* ; un cuisinier de 31 ans qui réside dans le 7ème arrondissement et vient souvent, avant ou après son travail, *"pour l'animation"* ; un jeune "branché" qui ne fait que passer ; un Syrien, étudiant en médecine, à Lyon depuis 10 jours ; des lycéennes B.C/B.G. qui s'attardent un moment après la sortie des cours ; une retraitée de 66 ans qui habite la Croix-Rousse et *"descend"* chaque jour pour aller à la messe de 16h à St Bonaventure ; un monsieur d'origine maghrébine, portant cravate, qui vient là *"depuis 29 ans qu'il est à Lyon"*, juste pour s'asseoir et *"regarder le passage"* ; et puis encore trois cousines de 14 à 16 ans, au look affriolant, dont l'une réside à Aix-en-Provence, l'autre dans un village de l'Isère et la troisième à Ecully, qui se retrouvent là pendant les vacances *"pour délirer, rencontrer des gens, boire un coup et s'éclater...!"*

L'existence de critères transversaux de référence (tels que la disponibilité, la faible implication dans les réseaux ou les activités de la centralité urbaine), qui peuvent permettre de qualifier des catégories dominantes d'usagers, ne saurait faire oublier cette **extrême diversité du public**, qui constitue en soi l'un des facteurs d'attractivité de la rue. Nombre des personnes interviewées s'y sont référées, pour expliquer l'intérêt qu'elles trouvaient à cet espace :

*"Ici, c'est génial. On s'y sent bien. Il y a un mélange de gens, jeunes et vieux... Quand on n'a pas le*

<sup>27</sup> La population d'origine maghrébine (de nationalité française ou étrangère) représentant au total 46 personnes, soit 12 % de notre échantillon.

*moral, c'est bien.* " (lycéen, Tunisien, 18 ans , Lyon 1er).

*"J'aime bien... C'est la faune, le peuple. Y a des pauvres, des riches, c'est super.* " (étudiante Beaux Arts, Française, 20/25 ans, Lyon 1er).

*"C'est cosmopolite, y a toutes les classes sociales, on voit toutes sortes de gens."* (étudiante, Française, 18/20 ans, Rillieux).

*"C'est cool, y a de tout, c'est fréquenté par tout le monde, tout mélangé"* (lycéen, Français, 17 ans, Ecully).

*"Ici, il y a un échantillonnage à peu près complet de la population..., sauf les grands bourgeois, on les voit pas. Sinon, il y a de tout, c'est pas spécialisé comme la rue Victor Hugo : on voit des punks, des petits retraités, des jeunes beurs, des militants anti-khomeïnistes...; des gens "bien sapés", d'autres complètement excentriques; des étrangers..., néerlandais, belges, allemands, qui souvent regardent la faune locale de haut; des anglais, plus discrets. Aux terrasses des brasseries, y a des bourgeois, ou soi-disant bourgeois, d'anciens commerçants..., il faut voir les bijoux ! Et puis, il y a les fast-food : c'est pour les nouvelles générations... On voit des choses originales, on voit des modes, qui sont ce qu'elles sont. Moi ça ne me gêne pas du tout, chacun s'exprime à sa manière... Il faut de tout pour faire un monde, hein?"* (retraité, Français, 51 ans, Tassin la Demi-Lune).

Ce que les résultats de l'enquête quantitative ne laissaient pas percevoir, parce qu'elle globalisait des catégories de public (et ne portait que sur des flux de passants), ce qu'un regard rapide sur la rue ne saisit pas forcément non plus, l'observation approfondie et les entretiens non directifs l'ont clairement mis en évidence : si la rue n'est pas le lieu d'accueil privilégié de tous les citoyens, elle offre du moins des possibilités de **co-présence** à une multitude d'individus et de groupes sociaux qui se réfèrent à cet espace de différentes manières. Cette hétérogénéité du public, qui renvoie chacun à sa propre étrangeté, à sa propre identité, confère à cette rue une place spécifique dans la ville ; elle est l'un des critères qui permettent à nombre d'enquêtés de définir la "qualité" de cet espace et de l'opposer à d'autres : leur lieu de résidence notamment, mais aussi des lieux étiquetés "publics" et qui sont en fait perçus comme beaucoup plus spécifiques que la rue de la République (en particulier la rue Victor Hugo et la Part-Dieu, qui font souvent office d'éléments de comparaison).

## II. POURQUOI FAIRE ? La pluri-fonctionnalité et ses à-côtés

### 1. Acheter, manger, s'informer, travailler...

Ce qui autorise cette co-présence, et qui place la rue de la République au premier rang des espaces publics de l'agglomération, c'est d'abord, sans aucun doute, son caractère de très grande pluri-fonctionnalité. Si on la considère dans toute sa longueur (ce que font bon nombre d'usagers et ce qui se justifie par la continuité de son architecture, de sa volumétrie et de sa fonction piétonne), la rue offre en effet des possibilités de co-existence d'une très grande variété d'usages.

Sur ce point, les résultats de nos enquêtes se sont avérés particulièrement intéressants, en ce qu'ils révèlent sur **l'inter-activité des diverses fonctions de la rue**. Plusieurs questions, dans l'enquête par questionnaire, avaient été conçues pour nous permettre de cerner au mieux les pratiques dont cette rue est le support : ainsi, nous demandions non seulement aux enquêtés pourquoi ils étaient venus rue de la République, mais aussi ce qu'ils y avaient réellement fait (leur parcours, leurs arrêts et leurs achats éventuels), et enfin ce pourquoi ils venaient habituellement dans cette rue. L'éventail des réponses recueillies nous a amenés à distinguer **sept fonctions attractives principales**<sup>28</sup> : la fonction commerciale ; la fonction "services tertiaires" (assurée par les banques, compagnies d'assurances, administrations diverses, bureaux d'avocats, notaires, médecins...); la fonction "cinéma", qui s'imposait comme spécifique, de même que la fonction "restauration" au sens large (bars, restaurants, fast-food) ; la fonction "travail"<sup>29</sup> ; la fonction "passage" (entre des points de départ et d'arrivée prédéterminés : par exemple entre lieu de travail et lieu de résidence, ou entre sortie de métro et arrêt de bus...); et la fonction "tourisme/repérage" (entrent dans cette catégorie les réponses du type : "*On vient rue de la Ré parce qu'on ne connaît pas bien Lyon*" ou "*pour visiter*") ; auxquelles il nous a fallu ajouter une catégorie supplémentaire, qui occupait manifestement un statut à part, et que l'on a choisi de désigner sous le terme générique de "flânerie".

Une majorité des réponses relevaient en effet de ce que d'aucuns considéreraient sans doute comme des comportements "non fonctionnels", justement : des comportements qui ne sont pas générés par une fonction particulière (la fonction commerciale, par exemple), mais bien par ce que produit l'agencement des multiples fonctions de la rue, c'est-à-dire une forte attractivité, mais aussi une grande diversité des publics, des rythmes et des parcours. Toute une partie de la population présente sur la rue n'est là que pour jouir de ce spectacle sans cesse renouvelé des autres qui circulent, et s'y inscrire sur le mode mineur de l'anonymat. Ainsi 35 % des réponses à la question "Pourquoi êtes-vous venus rue de la République?" n'entraient dans aucune des catégories fonctionnelles définies ci-dessus, mais avaient à voir avec les thèmes de la distraction, de la promenade, ou du rapport aux "autres"<sup>30</sup>. À ce pourcentage important, il faut encore ajouter 12 % de réponses "mixtes" qui associaient ces thèmes et une fonction particulière (commerce, passage, restauration, etc...). À titre de comparaison, la fonction commerciale mobilisait seulement 18 % des réponses (et 8 % de réponses mixtes), sachant qu'étaient incluses dans ce pourcentage les réponses ne renvoyant pas directement à l'acte d'achat, mais plutôt au regard sur le monde de la consommation, du style : "*On est là pour voir les magasins*" ou "*pour faire du lèche-vitrine*". Même

<sup>28</sup> Hormis la fonction résidentielle, qui, tout en étant présente, semble très peu articulée aux autres : nous n'avons rencontré aucun résident parmi les personnes présentes sur la rue. Une enquête menée par des étudiants au domicile de certains résidents a par ailleurs montré que ceux-ci, qui occupent surtout les étages supérieurs des immeubles, déploraient souvent l'évolution récente de la rue et ne la fréquentaient pratiquement pas, y compris en ce qui concerne les commerces.

<sup>29</sup> Selon l'étude déjà citée de J.Y. AUTHIER et J.J. BARTOLI, qui s'appuie sur des sources de la Chambre de Commerce et d'Industrie, l'espace de la rue de la République offre environ 5 000 emplois, dont les 2/3 dans le secteur tertiaire.

<sup>30</sup> Cf. tableau n° 7, en annexe.

genre de résultats à la question : "Pourquoi venez vous d'ordinaire rue de la République?", la pluri-fonctionnalité étant cette fois davantage mise en avant, à travers un fort pourcentage de réponses mixtes (43 %), dont plus des 2/3 associaient le thème de la flânerie à une autre des fonctions précitées<sup>31</sup>.

## **2. Flâner : "Se promener sans hâte, au hasard, en s'abandonnant à l'impression et au spectacle du moment."<sup>32</sup>**

On vient donc très souvent rue de la Ré "pour se ballader", "pour rêver...", "pour se changer les idées", "pour voir la ville", "prendre le frais", "se distraire, écouter de la musique", "traîner", "glander", "délirer sur la tête des gens qui passent...", "flâner", "draguer", "galérer avec des copains", "chercher des femmes", "voir autre chose", "rencontrer des gens", "voir ce qui se passe, regarder les gens, les étudier", voire même "pour prendre la température de la mine de ses concitoyens"... On y vient encore "parce qu'on n'a pas envie de travailler, pas le moral", "parce que c'est animé", "parce qu'on a une heure à perdre", ou "parce qu'on a fait craquer les cours et qu'on savait pas quoi faire".

"On vient ici après le lycée, en fin d'après-midi", précisent deux lycéennes assises sur un banc au Nord de la rue. "On marche, ou on va dans un café, ou on s'assoit ici, sur les bancs en pierre. On n'achète pas, non. On achète plutôt rue Victor Hugo. Ici, c'est pour voir bouger : quand on sort de l'école, on a besoin de décompresser. Regarder les têtes, se moquer, ça nous occupe, ou ça nous donne des idées... Et même les expressions du visage... on regarde plus la tête que les vêtements, on découvre des gens béats, heureux, malheureux, qui marchent en souriant... Rue de la Ré, c'est connu, y a des gens qui parlent en marchant, des farfelus... La plupart des gens viennent ici en sortant du boulot : c'est pratique, ils viennentlander. Quelques-uns sont pressés, mais la majorité flânent, regardent à droite, à gauche, ils sont dans les nuages. Ils regardent les autres sans les voir... On reste dans notre bulle, tranquille..."

Toutes les classes d'âge se rejoignent sur ce thème qui conjugue la disponibilité (l'idée de "perte de temps"), le regard sur les autres et l'immersion dans la foule anonyme des citadins :

"On vient là tous les jours, après le travail, de 4 à 6, et le samedi aussi", explique un couple d'ouvriers de 35 et 39 ans, résidant à la Croix-Rousse et travaillant à Vaise. "On vient ici pour passer le temps, pour être ensemble... C'est le seul coin où il y a le plus de monde, c'est vivant (...). On arrive à Bellecour en bus et on repart en métro depuis la place de la Comédie. On s'assoit toujours là, sur ce banc, parce que c'est plus calme. Des fois, on grignote ou on boit un coup au Mac Do... On n'achète pas, non, jamais. Nos courses, on va les faire tous les samedis à la Part-Dieu."

Du côté des personnes âgées, la référence à la solitude revient souvent, la venue sur la rue répondant alors à un besoin d'oubli de soi, trouvé dans la contemplation des autres ou la simple inscription dans une agitation urbaine dont on est désormais exclu :

"Je viens ici environ une fois par semaine, pour voir du monde, et faire quelques achats... Ma solitude étant extrême, ça permet à ma tête de vagabonder, sans m'y appuyer... Je ne viens pas par plaisir, pas par habitude non plus, non, peut-être par lassitude... J'habite à Villeurbanne, là-bas, c'est désert, c'est d'un calme effroyable! Moi, je suis Parisienne, je venais souvent rue de la Ré autrefois... On pouvait "faire la rue de la Ré, faire le boulevard", c'est-à-dire se promener. On allait dans les grandes brasseries, vers la place Bellecour, on faisait du lèche-vitrine..." (une dame d'environ 70 ans, rencontrée au Bar Américain).

<sup>31</sup> Cf. tableau n° 8, en annexe.

<sup>32</sup> Définition du Petit Robert 1986.



"Je viens très souvent", précise un retraité, ex-employé de commerce dans le centre-ville. "C'est pour passer le temps, pour le spectacle de la rue. Ça me change les idées... Je crains un peu la solitude, depuis que je ne travaille plus (...) Je viens l'après-midi, en bus, depuis Tassin. Je suis là en 1/2 heure... C'est pas pour les commerces, non. Bon, il m'arrive de faire certains achats, à la FNAC, par exemple, mais c'est pas pour ça que je viens. C'est pas pour les cinémas non plus, je n'y vais jamais... C'est la foule qui m'attire : les gens sont un peu "en suspens" ici, il y a beaucoup plus de flâneurs ici que nulle part en ville. Beaucoup de gens viennent pour ça, à mon avis : pour flâner, c'est un but. Comme à Barcelone, vous savez, "el paseo" : on y va pour voir et être vu... Là, il y a des gens qui veulent se faire remarquer, surtout les gens "coquets" : ils s'étalent. Il y en a d'autres qui viennent ici s'enivrer, c'est des gens un peu désespérés, ils viennent se faire voir un peu... parce qu'ils ont peur de ne pas exister. Il n'y a pas d'autre lieu à Lyon où je peux voir ça... Tout le monde vient ici parce que c'est le centre, une sorte d'aimant, avec les banques, les cinémas, les grands commerces... Les gens viennent voir les titres des films, ils viennent dans les grands magasins à entrée libre, ils ressortent souvent sans rien, mais ça peut quand même faire marcher les commerces, parce qu'après, on en parle : ça fait venir d'autres gens... La foule attire la foule..."

En véritable "professionnel de l'espace public", bavard impénitent bien que muet (opéré des cordes vocales, il a appris à rééduquer sa voix), cet habitué des lieux reviendra fréquemment sur l'idée de flânerie pour parler de la rue et de ses usagers. Et c'est finalement celle qui nous a semblé la plus apte à rendre compte de ces comportements "non fonctionnels", dont la fréquence nous a étonnés de la part d'un public que l'air du temps renvoie volontiers à la figure du consommateur pressé. On pourrait certes préférer d'autres termes à celui de flânerie, pour dire cet **état de vacance** dans lequel se complaisent les citadins sur l'espace public. Georges SAND, dans un texte sur le Paris de son époque, parlait de "rêverie ambulatoire" et vantait les vertus de la **distraction**, à propos de "ces grandes percées, trop droites pour l'oeil artiste, mais éminemment sûres", que l'haussmannisation avait tracées dans la ville : "C'est une bénédiction", disait-elle, "que de cheminer le long d'un large trottoir, sans rien écouter et sans rien regarder, état fort agréable de la rêverie qui n'empêche pas de voir et d'entendre". Le long de ces rues qui "permettent d'aller longtemps, les mains dans nos poches, sans nous égarer", on peut, précieux avantage, "être distrait au milieu d'une grande ville qui n'est pas obligée de s'occuper de vous quand vous ne daignez pas prendre garde à vous-même."<sup>33</sup>

Manifestement, ce goût-là n'est pas passé de mode, même s'il s'actualise dans d'autres rythmes, dans d'autres décors que ceux de la ville du XIX<sup>ème</sup> siècle. Paradoxalement, c'est autour de cette déambulation "passive" que se structure toute l'activité de la rue. Mais alors qu'en d'autres temps ou d'autres lieux, le "rite déambulatoire" semble pouvoir se suffire à lui-même (l'habitude de la "passegiata", qui s'est maintenue dans les villes italiennes, ne constitue-t-elle pas à elle seule son propre objet d'attraction ?), la flânerie apparaît ici "encadré" par toute une série de "**fonctions-prétextes**", qui la suscitent autant qu'elles la justifient. Comme si, dans la société urbaine discrète et besogneuse qui caractérise la métropole lyonnaise, il fallait des raisons pour s'autoriser à être en public et ne rien faire. Ainsi nous sont apparues les autres fonctions de la rue, à travers les discours des citadins : relativisée, la présence des commerces, des cinémas, des banques ou des cafés était souvent avancée comme prétexte à être-là plutôt que comme une fin en soi ("Je viens pour voir les vitrines et pour me ballader" ou "On vient au cinéma, se promener, voir la ville").

À côté des vrais flâneurs, qui confient très directement le plaisir qu'ils éprouvent au simple fait d'être là, englobés dans le mouvement des autres, toute une catégorie de citadins justifie ainsi sa présence sur la rue par la référence aux **activités potentielles** qu'offre celle-ci. Les commerces, par exemple, fonctionnent au moins autant comme décor attractif que comme lieux de consommation

<sup>33</sup> Cf. "La rêverie à Paris", in : "PARIS-GUIDE, par les principaux écrivains et artistes de la France", La découverte / Maspéro, Paris, 1983.

véritable (sur les 387 personnes interrogées pendant l'enquête, 57 seulement avaient réalisé un achat). Les magasins à entrée libre, comme les fast-food où l'on peut consommer à un prix très modique, ou les entrées de cinéma où l'on peut s'attarder à regarder les affiches et lire les présentations de films, "autorisent" en quelque sorte certaines fractions du public à être là, plus qu'ils ne les attirent en tant que tels. La nuance, pour être fine, n'en est pas moins essentielle : souvent exprimée, elle en dit long sur l'importance de la pluri-fonctionnalité par rapport au fonctionnement social de cet espace. Car la notion de "fonction-prétexte" joue pour tous les groupes sociaux : de même que les magasins de musique ou de mode bon marché créent l'occasion de la venue des jeunes sur la rue, les banques, l'activité professionnelle, les grands cafés traditionnels ou les accès aux transports en commun peuvent justifier la présence de citoyens qui, à priori, n'ont pas le temps de flâner, ou qui ne se l'accorderaient pas du fait de leur position sociale.

### 3. Passer : *"Être momentanément (à tel endroit), en mouvement"*<sup>34</sup>

La fonction "passage" occupe dans ce système attractif une place déterminante; elle venait en effet en troisième position parmi les réponses à la question : "Pourquoi êtes-vous venus rue de la République?", juste après la fonction commerciale. Or, il est apparu que, loin d'être dans tous les cas obligé, le fait de "passer" rue de la République correspondait souvent à un itinéraire préféré à un autre, dans le cadre d'un choix possible entre les multiples rues parallèles ou perpendiculaires à celle-ci. Bien que dans ce cas le rapport au temps soit différent (il s'agit souvent de piétons relativement pressés), ce type de réponses renvoie d'une certaine manière, sur le mode "mineur" pourrait-on dire, aux thèmes que nous avons regroupés sous le vocable de "flânerie" : c'est bien le regard sur la ville, sur une certaine agitation urbaine qui est ici recherché, préféré à la tranquillité ou à la spécificité des voies adjacentes. La très grande accessibilité de la rue, déjà évoquée, favorise sans aucun doute la venue de ces "passants", qui sans s'attarder, contribuent par leur simple présence à accroître la diversité du public, et donc le spectacle de la rue. Il faut insister sur ce point, sachant que l'enquête a sans doute sous-estimé, pour les raisons déjà évoquées, le nombre de ceux "qui ne font que passer" sur la rue, circulant d'un pas rapide entre deux rendez-vous, ou à la sortie de leur travail. Leur présence est importante car c'est elle qui sert de "toile de fond" à l'activité sociale de la rue : elle garantit notamment, au sein de la foule des flâneurs, le maintien d'une relative altérité, en l'occurrence celle de la population active, représentative de la ville qui bouge, dans toute sa complexité socio-économique. C'est ce mouvement-là qui inscrit la rue dans l'espace social lyonnais, qui la préserve, en quelque sorte, d'une éventuelle spécialisation et qui la distingue d'espaces publics moins pluri-fonctionnels (centres commerciaux par exemple, ou places de quartiers).

*"La ville est composée du mouvement perpétuel des gens, mouvement garant, à mon sens, de la possible coprésence du grand nombre"*, rappelait Colette PETONNET dans un texte récent<sup>35</sup>. La circulation (des hommes, et avec eux des marchandises et des idées) serait ainsi la condition première de **l'urbanité**, cet art d'être citoyen qui tient à la fois de la politesse, du respect d'autrui et de "l'indifférence flottante"<sup>36</sup>. C'est la **mobilité** qui garantirait la diversité, le mixage des publics, la co-habitation des différents peuples de la ville sur un même espace. Non seulement parce qu'elle rend difficile toute tentative d'appropriation (la tendance à vouloir faire sien tel ou tel espace), mais aussi parce qu'elle protège chacun d'une trop forte implication dans les interactions sociales. En passant, on peut rester anonyme, et rien n'oblige alors à se comporter comme on le fait d'ordinaire. *"Les espaces publics engendrent l'anonymat"*

<sup>34</sup> Définition du Petit Robert 1986.

<sup>35</sup> Cf. Colette PETONNET : "L'anonymat ou la pellicule protectrice", Le temps de la réflexion VIII, "La ville inquiète", Gallimard, 1987.

<sup>36</sup> Selon Georg SIMMEL, cité par Isaac JOSEPH in : "Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public", Librairie des Méridiens, Paris, 1984.

*parce que ce sont des lieux de passage au peuplement constamment renouvelé, où le poids des contraintes sociales est faible; nul n'y étant tenu à obligation envers les autres, et chacun y étant l'égal d'autrui", dit encore Colette PETONNET, qui ajoute : "L'anonymat ne résiste pas à l'immobilisme. Il est fonction de la circulation et proportionnel à la durée du passage, ainsi qu'à la vitesse et à la densité de rotation des individus dans un lieu"<sup>37</sup>.*

La rue, telle qu'on l'a décrite ci-dessus, celle qui, par ses qualités conjuguées de **centralité**, **d'accessibilité** et de **pluri-fonctionnalité**, sait créer et entretenir ce mouvement incessant des populations, constitue le creuset même de l'urbanité, le lieu où la ville s'apprend. On verra plus loin, en effet, que les conditions d'anonymat ainsi garanties sont à la base d'une sociabilité "publique", que l'on pourrait opposer à celle de type "village urbain", où les relations et les comportements sont structurés par l'interconnaissance et l'identification.

La notion de **flux** apparaît donc déterminante dans l'analyse du fonctionnement des espaces publics. William H. WHITE et son équipe, qui ont observé pendant des années les comportements sociaux dans les espaces publics urbains, notamment à New-York, soulignent ainsi que *"les mouvements des gens constituent l'un des spectacles favoris des usagers d'une place"* et que les places qui "marchent" le mieux sont celles qui sont ouvertes sur un coin de rue (street corner) ou qui, de manière plus générale, entretiennent une bonne relation (a cordial relation) avec une rue passante<sup>38</sup>. Car ce sont moins les flux de circulation en eux mêmes qui font la qualité et l'attractivité d'un espace public, que la manière dont ces flux s'articulent à leur environnement spatial.

### III. LA RUE SPECTACLE

Le rapport circulation/stationnement fonde manifestement le sens et la pratique des espaces publics : l'intérêt de ces espaces semble en effet se mesurer, la recherche l'a bien mis en évidence dans le cas de la rue de la République, aux possibilités offertes aux usagers d'alterner les rôles de passant et de spectateur. L'idée de spectacle ressortait nettement de nos enquêtes, à travers tout un vocabulaire sensoriel ayant à voir avec le regard (voir, observer, regarder), l'ouïe (écouter de la musique), ou l'imaginaire (découvrir, rêver, délirer, s'amuser...).

Or comme tout spectacle, celui de la ville prend toute sa valeur dans le cadre d'une **mise en scène** et d'un **décor**, c'est à dire dans la manière dont les personnages (en l'occurrence les citoyens eux-mêmes) se donnent à voir au public. Eclairages, cadrage, angles de vue, positions des individus les uns par rapport aux autres, surface de la scène, ampleur des déplacements, sont autant de détails qui créent l'ambiance d'un spectacle. Or il est frappant de constater que le discours des usagers sur la rue fait souvent référence à de tels éléments, et au rôle structurant qu'ils tiennent dans l'expérience de l'espace public.

#### 1. Décor

Nombre de passants se sont ainsi révélés sensibles à tout ce qui constitue le décor de ce "théâtre urbain" : lumière, esthétique des façades et des vitrines, présence d'eau, de verdure, ont été évoquées spontanément à l'actif de la rue, alors que la qualité et la couleur du revêtement de sol (bitume gris) faisaient l'objet de remarques négatives, de même que la saleté de la rue ou la

<sup>37</sup> In : "La ville inquiète", op. cité.

<sup>38</sup> Cf. William H. WHITE : "The social life of small urban spaces", The Conservation Foundation, Washington B.C., U.S.A., 1980.

présence de voitures en stationnement. Ce décor était souvent apprécié par comparaison avec celui d'autres espaces publics, en fonction de critères trahissant une extrême sensibilité à certains aspects "impalpables" de l'environnement : on a ainsi noté de nombreuses références au ciel, mais aussi à l'air, à l'alternance ombre/soleil, etc.

*"Rue Victor Hugo, il y a moins de couleurs, de luminosité... Rue de la Ré, par moments, ça fait penser à un tableau impressionniste",* ira même jusqu'à dire un étudiant.

*"Je trouve cette rue très bien",* affirme une dame de 66 ans, assise près de la fontaine, place de la République. *"Sinon, on n'y verrait pas tant de gens! Ce qui la rend bien, pour moi, c'est pas le monde, j'aime pas ça... C'est plutôt le fait que c'est large, c'est beau, il y a des magasins, les arbres, l'eau, les bancs... Les immeubles sont jolis, il y a de l'ombre... Quand il faisait moins chaud, je m'asseyais devant le Grand Bazar, maintenant, je me mets vers la fontaine, c'est plus frais."*

Cette question du rapport entre le décor et le jeu social qui prend place sur la rue, mériterait une approche plus fine que celle que nous avons pu mettre en oeuvre dans le cadre de cette recherche. Bien plus qu'un simple enjeu esthétique, il y a là, semble-t-il, l'expression d'une relation affective, presque physique, à un environnement qui, là encore, peut servir de prétexte à la présence sur la rue : parce qu'ils favorisent un certain "vagabondage" de l'esprit et du regard, les détails architecturaux des façades, la variabilité des éléments naturels, conjugués à la richesse visuelle des terrasses de café ou des vitrines, accroissent en quelque sorte la disponibilité des passants, et donc les possibilités d'inter-action sociale. Par opposition, et comme pour insister sur la qualité "multidimensionnelle" de l'espace rue de la Ré, les enquêtes ont régulièrement fait allusion au centre commercial de la Part-Dieu, décrit comme un lieu "pauvre" sur le plan esthétique-affectif, donc peu propice à la flânerie :

*"On vient là, c'est pour dire de marcher, pour se distraire...",* nous dit un couple de retraités résidant à Montplaisir. *"J'aime bien les rues piétonnes, c'est mieux que la Part-Dieu. On est à l'air... Là-bas, c'est trop fermé. Ici, il y a du monde..., tu reluques, on détaille les gens. La Part-Dieu, c'est fermé. On y va, mais on s'arrêterait pas, on fait un petit viron, c'est pas pareil. Là, il y a quand même de beaux bâtiments, ils ont rénové toutes les façades..."*

*"La Part-Dieu, j'y vais pas, j'aime pas",* affirme une lycéenne de 16 ans résidant à Ecully. *"C'est trop renfermé, il y a trop de monde, on étouffe. Ici, c'est aéré, ça circule, les gens sont moins pressés qu'à la Part-Dieu."*

*"La Part-Dieu, c'est un centre commercial",* précise une dame de 76 ans assise devant le Grand Bazar. *"Ici, il y a la rue. Là-bas, vous vous engouffrez en sortant du car. Ici, c'est plus animé,... bien qu'il y ait beaucoup de monde là-bas aussi..."*

*"La Part-Dieu, c'est fermé, c'est un vase clos. Les lumières au néon, ça crée une grande fatigue... Ça aurait pourtant pu être un centre magnifique, avec ces jets d'eau... Ici, au moins, c'est en plein air, j'ai l'impression d'être dans un espace libre, tranquille, où je retrouve un peu de Lyon."* (une vieille dame, à la terrasse du Bar Américain).

*"La Part-Dieu, on n'y va pas",* renchérissent deux lycéennes (Villeurbanne et Caluire). *"On étouffe, j'aime pas la climatisation. Les gens qui vont là-bas, c'est pour acheter, tout ce qu'ils font, c'est regarder les magasins, ils sont pressés. Ils sont hystériques, les gens là-bas, ils s'excusent même pas quand ils vous bousculent, ils sont fous parce qu'ils étouffent. Ici, au moins, il y a le ciel, ça, c'est important... On est en plein air. Même quand il pleut, on vient ici, même l'hiver, même si on a froid, on s'assied ici, on va pas aller s'enfermer à la Part-Dieu !"*



## 2. Scénographie

Au delà de ces références au décor proprement dit, la rue de la République a souvent été appréciée au cours de nos enquêtes, en fonction des **effets scénographiques** qu'elle ménage sur sa propre activité : la largeur et la longueur de la rue, en particulier, ont très souvent été citées comme facteur attractif, et ce, en opposition à d'autres espaces-rues, plus restreints. Car l'activité de la rue ne devient spectacle qu'à partir du moment où elle peut être contemplée, c'est à dire lorsque l'espace autorise un certain **recul visuel** du spectateur. Dans le cas inverse (rues plus étroites ou espaces trop surchargés de monde), on ne peut qu'être pris dans le mouvement, c'est-à-dire jouer le seul rôle de l'acteur, sans alternance possible avec celui de voyeur. Ainsi disparaît l'intérêt de la flânerie :

*"Rue Victor Hugo, il n'y a pas de diversion, pas de spectacle", nous dit une dame d'environ 70 ans, à propos de l'autre rue piétonne de Lyon, pourtant très fréquentée. "Elle est plus commerçante... Ici, il y a peut-être 10 % de gens qui achètent, 90 % qui viennent en badauds."*

*"Rue Victor Hugo", compare encore une jeune fille de 19 ans, "j'y vais pas souvent. J'aime moins, c'est plus petit. Ici, c'est long... On peut faire toute la longueur à pied, aller-retour. "*

*"Cette rue, c'est une question de largeur, de place", ajoutent deux lycéennes. "On peut aller à droite, à gauche... Les autres rues, il faut suivre le trottoir, aller tout droit, j'aime pas..."*

*"Autrefois", rappelle une vieille dame, "il y avait moins de monde. Les gens travaillaient, les trolleys passaient : les gens s'en allaient par les trottoirs, ils ne flânaient pas. Là, on a le choix, toute la rue pour marcher..."*

*"Ça m'arrive d'aller à St Jean", dit un monsieur de 50 ans. "C'est plus intéressant, c'est plus beau, l'architecture... Mais on ne peut pas stationner, s'arrêter sur un banc. C'est peu pratique, les rues sont trop étroites..."*

Ce ne sont pas tant les qualités esthétiques en elles-mêmes qui importent aux usagers lorsqu'ils évoquent l'environnement de la rue, mais bien davantage la manière dont cet environnement met en valeur l'activité sociale qu'ils sont venus contempler. Vécue comme un lieu de spectacle, la rue de la République est appréciée, finalement, pour les conditions de **confort** qu'elle offre au public : de même que ses proportions généreuses, qui ménagent de vastes champs visuels et une remarquable diversité de contextes spatiaux (de "mini-scènes", pourrait-on dire), **la présence de bancs constitue un atout souvent évoqué**. Certaines personnes viennent sur la rue pour le seul plaisir de pouvoir s'asseoir, au soleil ou à l'ombre, sur un banc ou à la terrasse d'un café, légèrement en retrait du flux des passants, qui est ainsi constitué en objet de contemplation :

*"Moi, je viens toujours tout seul", précise notre "professionnel", assis sur son banc favori, devant Pier Import. "Pas pour me faire remarquer, mais pour voir passer les gens. J'arrive à Perrache, je vais à pied par la rue Victor Hugo. Je stationne un peu là-bas, mais c'est trop mercantile, et un peu agressif à mon avis, tous ces commerces qui débordent sur la rue. Je sens le ramasse-pognon, le lucre. C'est moins confortable, c'est une question d'ambiance... Ici, je me mets dans un coin discret, pas tout à fait à l'entrée de la rue, devant le Mac Do, parce qu'il y a trop de monde, ça tourbillonne..., je n'ai pas le temps de voir venir, de détailler la tête des gens... Parce qu'il faut quand même pas regarder les gens avec trop d'insistance, hein... Là, sur ce banc, c'est parfait : je fais ça de loin, je suis un peu en retrait, et j'ai des lunettes teintées!"*

*"Le cadre est plus joli ici", note une jeune fille de 18 ans qui oppose le secteur Nord de la rue aux autres, plus commerciaux. "// y a les arbres, les plantations... C'est plus large aussi, parce qu'il y a pas les terrasses de café. Et il y a un peu moins de monde. Ici, on peut voir bouger, regarder les têtes, se moquer... Là-bas, les gens, on les voit moins, ils sont plus serrés. Les immeubles, aussi, sont plus nets,*

*ils ont dû être retapés, c'est plus clair. Il y a plus de lumière ici que là-bas, c'est plus tranquille. Pour me promener, je préfère là-bas, pour rester assise, ici."*

Il est clair que l'ambiance spatiale de la rue joue fortement sur son attractivité. Mais il s'agit là d'une notion complexe, qui ne saurait se résumer à un plan, ni même à un savant arrangement de mobilier urbain : c'est en trois dimensions que s'apprécie la qualité de cet espace, dans le jeu de multiples éléments qui conjuguent la forme, le mouvement, les matériaux, la variabilité climatique (air, soleil, lumière, ombre). Une somme de "petits riens" qui font que l'environnement spatial, loin d'être envahissant, est simplement confortable, agréable à l'oeil. C'est ce qu'on attend de lui, après tout : une certaine "*qualité d'absence*"<sup>39</sup>, qui, comme au théâtre, confère de la valeur au jeu des acteurs, mais sans plus; sans que le décor ne pèse ou ne captive, au point de devenir lui-même objet de spectacle ou d'attention. Ne pas confondre, donc : la métaphore théâtrale ne saurait s'appliquer au cadre bâti en tant que tel. C'est la sociabilité qui doit être mise en scène, et non l'espace lui-même, pour que le spectacle soit au goût des citadins amateurs d'espace public.

C'est pourquoi, s'il fallait distinguer, au terme de cette recherche, un critère d'aménagement déterminant, susceptible de fonder la qualité d'un espace public, nous retiendrions, comme William H. WHITE dans son étude sur New York<sup>40</sup>, **le rapport entre places assises et flux de passants**. Cet auteur a en effet constaté que si l'on ne pouvait établir de relation claire entre la forme des espaces publics, leur taille ou leur ensoleillement, et leur taux de fréquentation, l'offre en places assises apparaissait en revanche comme un facteur essentiel d'attractivité. Avec des variantes, liées au "confort social" que procure telle ou telle disposition des bancs, chaises, marches ou murets dans l'espace de circulation : les places situées en position d'angle (offrant plusieurs points de vue) ou celles qui croisent des flux piétons, étant très recherchées, de même que toutes les configurations qui offrent un maximum de choix aux personnes désirant s'asseoir. Ainsi les séries de marches, ou les chaises (que l'on peut déplacer) sont particulièrement appréciées pour les possibilités multiples de positionnement qu'elles autorisent par rapport aux autres usagers et au spectacle de la rue. Le choix de tel ou tel emplacement n'étant jamais fortuit, mais traduisant au contraire d'incessantes adaptations entre distance spatiale et distance sociale : tout un jeu de "**civilités**" (exercises in civility) qui constitue en lui-même l'un des plaisirs de l'espace public.

#### IV. LA RUE EXPERIENCE

Lieu "à voir", la rue est aussi un lieu "à jouer", un lieu où chacun de ceux qui regardent est aussi regardé, dans un jeu interactif où les rôles d'acteur et de spectateur sont interchangeables. On vient là pour "voir" les autres, mais aussi pour "être" avec les autres, c'est-à-dire pour participer à un mode d'échange qui n'est pas celui de la convivialité communautaire, mais bien celui de l'espace public, tel que le définit Isaac JOSEPH dans "Le Passant considérable" : "*l'espace du murmure inépuisable et du langage sans silence*". Bien plus qu'un lieu de consommation, la rue est d'abord un **espace de sociabilité**, le lieu d'un commerce entre les personnes, qui, pour particulier qu'il soit, contribue indéniablement à la construction du sens de la ville. Nos enquêtes l'ont mis en évidence, à travers tout un registre de réponses renvoyant aux thèmes de l'échange ou de la communication :

*"Ce que viennent faire les gens ici ? Et bien, comme nous : regarder, se ballader, connaître du monde... Il y a une envie, un besoin de rencontre. C'est ce que recherche toute personne... On a besoin de communication. On vient aussi pour les vitrines, mais s'il y avait personne, on ne viendrait pas ici.*

<sup>39</sup> Terme emprunté à Chantai de GOURNAY, dans un texte intitulé : "La rectification de l'espace public ou les avatars de la communication urbaine", Cahiers du CCI n° 5, Editions du Centre Georges POMPIDOU, Paris, 1988.

<sup>40</sup> Op. cité.

*La preuve, c'est qu'on ne va pas dans les autres rues commerçantes..." (trois jeunes filles de 14 à 16 ans, interviewées devant la FNAC).*

En ce sens, nos observations confirment les analyses menées par d'autres chercheurs sur le thème de l'espace public : William H. WHITE a ainsi mis en évidence le principe de "*self-congestion*" en notant que "*ce qui attire le plus les gens, ce sont les autres*". Sylvia OSTROWETSKY et Samuel BORDREUIL ont quant à eux avancé l'idée<sup>41</sup> que l'on vient dans un espace public d'abord pour "*fréquenter des fréquentations*", "*comme si le peuple des piétons pouvait être à lui-même son propre attrait*".

## 1. Anonymat

Il est clair, donc, (c'est l'un des résultats les plus évidents de la recherche) que la rue de la République est le support de toute une activité relationnelle, qui fonde en grande partie son attractivité. Pourtant, il est frappant de constater les divergences d'appréciation que portent les citadins sur la qualité de cette expérience relationnelle : là où certains prennent manifestement un vif plaisir à cette "sociabilité superficielle" qui caractérise l'espace public, d'autres s'avouent frustrés, déçus ou violemment critiques vis-à-vis d'un espace social dont ils ne se sentent pas partie prenante. Comme si la richesse des signes perçus par les uns restait totalement étrangère aux autres, qui parlent plutôt de non-communication. Alors que certains s'attardent des heures, seuls ou en petit groupe (rarement plus de trois personnes, qui sont souvent des amis très proches), dans ce "bain social" où tout leur parle, depuis la démarche des passants, jusqu'à l'expression de leur visage, d'autres évoquent le caractère "*froid*", "*nul*", "*banal*", "*impersonnel*", de la rue :

*"Cette rue, elle est aseptisée, pasteurisée..."*, juge un passant (35 ans, gérant de société, résidant dans les Monts du Lyonnais, venu "*faire des achats*" avec sa femme et ses 3 enfants). *"Avant, y avait les bistrots, les terrasses, c'était sympa. Mais là, y a plus qu'à mettre un grand magasin avec Carrefour, et terminé : on sera à la Défense... Tout en un du point de vue consommation... Et en plus, elle est sale...! (... ) Y a rien de convivial ici. Quand on s'assoit à la terrasse du Savoy, c'est les mêmes gueules qu'on voit arpenter la rue, comme des zombies, comme un marathon... Tous ces jeunes désœuvrés, qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent? Ils font que déambuler... C'est un miroir de la consommation, cette rue : on leur montre des choses..., il faut avoir une bourse bien garnie! Ils perdent leur temps à rester là... "*

*"La rue de la Ré, c'est surfait, les gens sont trop légers"*, nous dira encore un homme d'une trentaine d'années, parisien d'origine, travaillant "*dans la publicité*", et qui précisera passer tous ses moments de déprime à marcher dans les rues. *"Moi, j'aime bien observer les gens. La rue, c'est l'école de la vie : les gens, ils trichent pas, là. C'est pas comme dans les boîtes ou au cinéma : ils sont comme tous les jours, ils prennent pas un rôle... Mais rue de la Ré, je sens rien du tout là-dedans : c'est lycéen, enfantin. Les gens se parlent pas, ils se gaminent... Rue de Brest, il y a plus de maturité, les gens ont plus de plomb dans la tête. Là, il y a rien, rien... C'est le désert, elle est minable cette rue. Regardez, la pizzeria, à côté des cinés : cette clientèle d'abrutis... Ça fait débit, quantité, passage, y a pas de valeur... La rue de la Ré, tout vient se projeter là-dedans, avec les bouches de métro, c'est express : quelqu'un descend de quelque part, boum, il tombe là-dedans... Non, c'est vraiment pas mon terrain de chasse : ça va trop vite. Je la sens pas, cette rue : on passe, on circule, c'est tout. Je préfère les extérieurs, les petites rues parallèles ou perpendiculaires : les gens prennent leur temps... Il y a quelque chose de plus profond, on se sent plus près des gens. Ou la Croix-Rousse : on se sent plus dans un village..."*

<sup>41</sup> Notamment dans une recherche récente sur "L'émergence des pôles attractifs", rapport intermédiaire, E.D.R.E.S.S., Université de Provence, 1988.

A l'opposé de ces nostalgiques de la sociabilité "intimiste", il y a ceux qui, au contraire, vivent la rue comme un **espace de désenclavement** par rapport à des territoires sociaux où la communication est balisée par le fait que chacun sait, justement, qui est l'autre :

*"Ici, y a à manger, les cinémas, les salles de jeux, des magasins : y a tout", expliquent deux jeunes asiatiques assis devant la FNAC. "C'est ça qui fait la différence avec les autres rues. Le mieux, c'est qu'il y a du monde... C'est bien de regarder les gens. Tout le monde discute, on peut draguer... Y a pas toujours les mêmes têtes qui passent, alors, on s'en lasse pas! On regarde surtout les filles! Dans nos quartiers, on voit toujours les mêmes, à force de regarder... Et dans Lyon, entre asiatiques, on se connaît pratiquement tous. On connaît les copains des copains, surtout grâce aux fêtes asiatiques, organisées par des associations. Ici, on se sent anonyme... Ça permet de faire des rencontres avec des gens inconnus. Ça se fait au Mac Do, ou bien en marchant, en discutant... ou par hasard, par exemple si on se rentre dedans. La fois d'après, on se rencontre, on reparle, c'est comme ça..."*

Revendiquant l'anonymat comme un luxe qui favorise un certain type de communication, ces jeunes là pratiquent la rue de la Ré depuis cinq et sept ans. Ils y ont été amenés "par des copains", un ou deux ans après leur arrivée dans l'agglomération, période pendant laquelle ils ont vécu le confinement socio-résidentiel des quartiers de banlieue : "Avant, j'étais au quartier, je ne sortais pas", dira l'un deux. Comme beaucoup d'autres jeunes rencontrés pendant cette recherche<sup>42</sup>, la venue sur la rue a représenté pour eux une expérience fondamentale de délocalisation. Une prise de risque à la fois déstabilisante et excitante, par rapport au monde qui leur était familier, l'espace du quartier, dans lequel le contrôle social et les codes communautaires ne laissaient place à aucune surprise, à aucune remise en question de leur univers culturel.

L'accès à ce lieu de brassage que constitue la rue de la République correspond ainsi, pour beaucoup de jeunes ou de nouveaux citoyens, à un **apprentissage de la vie publique** : une initiation, parfois difficile, à la diversité urbaine. Certains, venus "pour faire des rencontres", avides de contacts affectifs du même type que ceux qu'ils vivent dans leur milieu d'appartenance, ne ressentiront en premier lieu qu'une grande solitude, au sein d'une foule qu'ils jugent froide et anonyme, alors qu'elle fonctionne tout simplement sur d'autres règles, d'autres rituels que ceux auxquels ils adhèrent.

Parce que la ville se construit en permanence, et que les espaces publics sont précisément les lieux où s'élaborent les nouvelles valeurs de la modernité urbaine<sup>43</sup>, il faut sans cesse réapprendre les codes et les références qui régissent la communication en public. L'aspect contradictoire des témoignages que nous avons enregistrés, qui décrivent la rue, selon les cas, comme l'espace du "tout" ou celui du "rien", du vide social, tient très certainement à ces **écarts de langage** : certains usagers ayant acquis des compétences communicatives (verbales et non verbales) qui leur permettent d'évoluer à l'aise dans un espace qu'ils décrivent comme surchargé de signes, tandis que d'autres se sentent exclus d'un monde dont ils ne possèdent pas le "code de conduite". Ainsi cette dame de 54 ans, résidant à l'extérieur de Lyon (Genas) et qui précisera ne venir que très rarement au centre-ville :

*"Avant, on fréquentait bien les cinémas, le Pathé, le Palace, le Cinéjournal... Maintenant, on reste sagement à la maison! C'est métro/boulot/dodo! Le monde? Ras le bol ! Les gens, on en voit toute la journée... malgré que j'aime beaucoup le contact, remarquez... Cette rue, elle a énormément changé. Elle n'a plus de charme... Maintenant, c'est quelconque, un peu bordélique. Avant, il y avait une autre classe, un autre milieu : on reconnaissait le bourgeois, l'ouvrier... Là, il n'y a plus rien. "*

<sup>42</sup> Cf Chapitre II.

<sup>43</sup> "Dans l'espace public, tout est toujours à recommencer", dit Isaac JOSEPH. "La langue qui lui convient est celle des intervalles et des correspondances (...), celle du paradoxe (parce que) l'espace public n'est pas un milieu, qui s'organise autour d'un postulat de sens commun (...). Il est jonché de débris du sens commun -les routines- et segmenté par une infinité de petites catastrophes", in : "Le passant considérable".



## 2. Masques

Les signes de reconnaissance sont là, pourtant, mais se lisent manifestement selon un autre registre d'interprétation :

*"Ce qui plaît ici, c'est l'animation", confirment trois jeunes filles de 14 à 16 ans, venant régulièrement rue de la Ré pendant leurs vacances. "Observer les gens, les comportements, les attitudes, leur physique, leur façon de s'habiller. On aime bien délirer sur la tête des gens. C'est plutôt hétérogène : il y a toutes sortes de gens. Là, par exemple, il y a les "curistes" et les punks. Les curistes, c'est ceux qui écoutent CURE, ils sont habillés en noir, ils ont leur look... Mais on peut aussi être punk et écouter CURE..., c'est différent, les coiffures... On reconnaît les coiffures CURE, oui! Y a un endroit bab, aussi, vers la fontaine, devant le Printemps, là où il y a toujours des gens qui dessinent par terre(...) Entre jeunes, on se reconnaît, à l'habit surtout, au look, à la coiffure. Y a beaucoup de catégories : les B.C. B.C., les bourgeois, les punks, les new-wave, les skins, les babs, les zonards... On classe pas, mais on les reconnaît..., enfin, on essaye! On peut se dire : celui-ci, c'est un punk, mais dans sa tête, c'en est peut-être pas un... "*

Conscients que **l'apparence ne dénonce pas forcément l'identité**, les vrais flâneurs se plaisent à imaginer sans fin, à partir d'un détail, la vie de ceux qu'ils croisent. Lucides, ils prennent l'espace public pour ce qu'il est : non pas le lieu d'une communication directe, où chacun avouerait d'emblée sa personnalité (ce qui relèverait de **l'incivilité**, selon Richard SENNETT, qui voit dans de tels comportements l'origine du déclin de la sociabilité)<sup>44</sup>, mais bien *"l'espace de l'affiche, du look, comme forme de distance au rôle"*<sup>45</sup> que chacun tient par ailleurs.

*"C'est fou le nombre de gens qui portent un masque", nous dira même notre "professionnel", ex-employé de commerce de 51 ans et vieil habitué de la rue. "Mais quand ils sont occupés à regarder les affiches de cinéma ou les magasins, ils le laissent tomber leur masque... Je les ressens différents qu'ils me paraissent au premier abord... Ils le laissent tomber quand quelque chose les intéresse suffisamment. "*

On rejoint là les théories les plus actuelles sur le déclin de l'urbanité ou de la "vie publique" : face aux tenants de l'idéal communautaire, qui regrettent la superficialité des rapports sociaux en ville, Isaac JOSEPH rappelle qu'un espace public, *"c'est tout le contraire d'un milieu (...), et qu'il n'existe comme tel que s'il parvient à brouiller le rapport d'équivalence entre une identité collective (sociale ou culturelle) et un territoire"*. Richard SENNETT, quant à lui, affirme que si le désir croissant de contacts humains est une conséquence de l'atomisation de la ville, on ne retrouvera pas l'esprit public en idéalisant l'intimité, mais au contraire en retrouvant le sens **du jeu**, c'est à dire la possibilité de s'unir aux autres sans se révéler totalement, dans le cadre d'une fiction sociale qui permet à chacun de jouer avec sa condition, de faire "comme si" son appartenance sociale, culturelle, territoriale pouvait être momentanément suspendue. La **civilité**, dès lors, aurait à voir avec une **acceptation de l'impersonnalité des relations en milieu urbain** : parce que *"les gens ne peuvent être sociables que s'ils sont protégés les uns des autres"*, la civilité consisterait *"à traiter les autres comme s'ils étaient des inconnus, à forger avec eux des liens sociaux respectant cette distance première"* au lieu de chercher à *"peser sur eux de tout le poids de sa personnalité"*. En conséquence, Richard SENNETT rappelle, au terme d'une analyse historique de la vie publique, que *"le port du masque est l'essence même de la civilité"* et que *"plus il y aura de masques, plus la mentalité "urbaine" revivra"*.

Le règne du "look", qui s'affirme chez les jeunes urbains, mais qui domine depuis longtemps, si l'on y songe, d'autres milieux (la bourgeoisie par exemple), pourrait ainsi s'interpréter comme le retour d'un véritable **langage de l'espace public**. Le plaisir et l'art du citadin

<sup>44</sup> Cf. "Les tyrannies de l'intimité", op. cité.

<sup>45</sup> Isaac JOSEPH, op. cité.

consistant alors à décrypter et interpréter tout un ensemble de signes, de codes et de règles de comportements, qui renvoient non pas à des identités personnelles, mais plutôt à des communautés de langage : en portant ce masque, je me place dans ce monde là, dont je ne suis pas forcément, mais dont je pourrais être... C'est cette incertitude, ce glissement toujours possible des identités et des situations qui fait tout l'attrait de l'espace public. Ici, tout peut arriver, nous ont fait comprendre nos enquêtes, même (surtout) la rencontre inattendue, parce que justement l'anonymat est préservé par cet "art des façades" dont parle Erving GOFFMAN.

### 3. Rituels

Et parce que tout est jeu, dans cet espace où l'on peut provisoirement faire abstraction de son appartenance et de sa condition sociale, on respecte certaines règles, certains rituels, qui semblent avoir une double fonction : d'une part symboliser la distance par rapport aux rôles et à l'espace-temps de la quotidienneté; d'autre part rassurer sur sa propre identité, dans un contexte que l'on maîtrise mal, et où les risques de déstabilisation sont importants. Nous avons ainsi été surpris par **la régularité des rythmes et des parcours de fréquentation de la rue**, tels que nous les ont décrits nos enquêtés. A côté des passants occasionnels, il est en effet apparu qu'une bonne partie du public était constituée d'habitues venant très régulièrement sur la rue. Ceux-ci n'ont pas eu de mal à répondre de façon précise aux questions portant sur leurs heures habituelles de présence dans cet espace, confirmant souvent, notamment en ce qui concerne les jeunes et les personnes âgées, une tendance très nette à la répétitivité de certains types d'usage : on vient "*chaque samedi*" (ou "*toutes les fins d'après-midi*"), dans la même tranche horaire, avec les mêmes copines, et pour s'asseoir sur le même banc... Une grande majorité de jeunes ont ainsi des itinéraires programmés, immuables (tel tronçon de la rue, aller-simple ou aller-retour), qu'ils pratiquent parfois depuis des années, sans s'en lasser : "*On vient le plus souvent le mercredi et le samedi, régulièrement, pour traîner... Notre trajet, c'est Cordeliers/Bellecour, Bellecour/Cordeliers. On marche, ou on va dans un café, au Bar Américain, ou alors on s'arrête ici, sur les bancs en pierre... C'est une habitude, c'est comme ça.*" (deux jeunes filles, à la sortie des cours).

*"On vient souvent le mercredi après-midi, on se gare sous Bellecour, et on commence là-bas, au bout, vers la place Bellecour, jusqu'à Pimckie. Quand on arrive là, on en a déjà plein la tête, on a trouvé ce qu'il nous fallait..., on va jamais plus loin. On repart vers Bellecour, par la Rue de la Ré... Ça fait plusieurs années qu'on vient souvent ici... On ne projette pas vraiment : on est deux amies, on vient souvent toutes les deux. On a l'habitude..."* (deux jeunes filles de 17 et 18 ans, habitant à la campagne dans les environs de Lyon).

Mais les rituels concernent aussi, ainsi qu'on l'a vu dans d'autres témoignages, des manières d'être, de s'habiller (on sort, selon l'âge, ses bijoux ou son jean savamment déchiré), et plus globalement des manières de communiquer avec les autres, qui reposent peut-être moins sur la parole que sur **le regard** : regards appuyés ou furtifs, recherchés ou évités, par lesquels la foule se lit elle-même. La parole ne vient qu'après, lorsque des signes de reconnaissance ont été échangés et perçus visuellement.

*"Ça m'arrive souvent de faire des rencontres, souvent",* dit une jeune fille d'origine maghrébine résidant à Ste-Foy les Lyon, et qui vient toujours sur la rue avec la même amie, qui habite la Croix-Rousse. *"C'est pour rigoler... Soit des gens qu'on connaît, des amis qu'on croise dans la rue, soit des gens qu'on connaît pas : on se croise une fois et ils reviennent, ou de derrière, ils commencent à discuter... Il suffit de répondre... Après, on se revoit, si on a bien discuté... Des fois, on nous invite à boire un verre, ou bien, on discute 5 minutes et on se donne rendez-vous pour un autre jour..."*

Ce qui se joue, dans cet espace dont la grande accessibilité permet que se côtoient des citoyens venus des quatre coins de l'agglomération, c'est en somme l'élaboration d'un **langage commun** qui supplante ou transversalise celui des enclaves dont la ville est constituée. Et si des connexions peuvent ainsi s'établir entre les différents territoires urbains, si un parler-ensemble peut s'inventer entre des jeunes issus de milieux culturels aussi divers que ceux qui dominent la banlieue Est, la ville centrale ou ses franges résidentielles haut de gamme des collines de l'Ouest, c'est bien parce que la communication est ici régie par des *"rituels d'abstraction de l'identité"*<sup>46</sup>, par lesquels chacun accepte, pour un temps, de "laisser au vestiaire" son réseau, son clan, ses normes de comportement, tout ce qui rassure sur sa propre légitimité culturelle, pour s'offrir un frisson d'inconnu au contact de cette formidable diversité qui caractérise les grandes métropoles urbaines. Si la coexistence est possible, dans l'espace public, entre des Punks du centre ville, des jeunes Arabes de Vénissieux, des femmes de cadres moyens des lotissements de Ste-Foy les Lyon et des personnes âgées des pentes de la Croix-Rousse, c'est parce que chacun adhère à un **consensus minimal de civilité**, qui fait qu'on ne se comporte pas là, face à l'altérité, comme on le ferait dans son territoire d'appartenance.

#### 4. Risques

Et si l'on accepte ainsi de jouer le jeu, de se laisser choquer et de "museler" des réactions de rejet vis-à-vis de milieux qu'en d'autres lieux on ne se prive pas de fustiger, c'est sans doute parce que cette confrontation répond à un profond **besoin de mobilité sociale** : parce que l'on sent bien qu'ailleurs dans la ville, l'on vit autrement, et que si l'on veut se dégager d'un milieu qui devient pesant par ses convenances, ses routines et ses traditions, il faut accepter l'inconnu et remettre en cause ses propres schémas de fonctionnement<sup>47</sup>. Ce n'est certes pas facile, et certains enquêtes ont exprimé leur difficulté à s'adapter à cette étrangeté qu'ils persistent pourtant à rechercher :

*"Je viens de temps en temps..."*, dit une jeune femme sans profession, habitant à Caluire. *"Mais ça vaudrait le coup d'y être plus souvent, pour pouvoir s'observer, observer les autres. Se regarder à travers ce qui se passe rue de la Ré... Je suis très fermée..., et c'est quand je viens ici que je vois des gens. J'ai un peu peur..., parce que je suis étrangère à ça, la foule, les gens..."*

*"On vit dans un monde de solitude extrême, de méfiance horrible"*, explique une vieille dame, veuve, qui précisera venir chaque semaine sur la rue. *"Je viens là... c'est pour voir du monde : j'ai l'impression de me sentir moins seule. Je suis Parisienne d'origine. Ma profession d'agent commercial m'a donné le sens du contact... Mais là, la clientèle est devenue quelconque... Ce n'est plus une clientèle vraiment choisie. C'est pas assez cossu... J'ai toujours un peu de crainte (...) Là, on se sent dans le bout du monde, avec des nations différentes..., on se demande si ce n'est pas soi-même qui sommes différents... On n'arrive pas à avoir des contacts humains. On se sent oublié, pas hardi. Les gens n'ont plus le sourire, cette amabilité... Parce que c'est tellement disparate, ici, c'est n'importe qui, alors on n'arrive pas à trouver cette correction... C'est populaire, vous comprenez... Le samedi, on n'arrive pas à passer, ça vous déroute, ça vous traumatise..."*

On y revient, pourtant. Comme fasciné, attiré par ce monde inconnu qui a le pouvoir de vous

<sup>46</sup> Isaac JOSEPH : "Décors et rituels de la mémoire collective, d'après Maurice HALBWACHS", Communication au colloque "Crise de l'urbain, futur de la ville", Cerisy, 15/20 juin 1985.

<sup>47</sup> Richard SENNETT note à ce propos, toujours dans "Les Tyrannies de l'intimité", dans un chapitre consacré aux "Métamorphoses du domaine public", que, *"vers le milieu du siècle dernier, l'expérience vécue au milieu des inconnus est devenue indispensable à la formation de la personnalité individuelle. Les facultés de l'individu risquent de ne pas se développer si ce dernier ne s'expose pas au contact des inconnus; l'individu risque de rester trop inexpérimenté, trop ingénu pour pouvoir survivre"*. "L'expérience du monde" est ainsi reconnue, dans les grandes oeuvres culturelles du XIX<sup>ème</sup> siècle, comme *"condition nécessaire au développement de l'individu"*. Face au privé, qui *"constitue un refuge, loin des teneurs de la société"*, *"le domaine public permet d'échapper aux contraintes de cet idéal par un type d'expérience particulier : celle que l'on vit parmi des inconnus ou -et ceci est plus important- parmi des gens voués à rester des inconnus les uns pour les autres."*

rendre étranger à vous-même. Et c'est tout un apprentissage que l'on entreprend alors, qui explique le temps passé par certains sur cette rue<sup>48</sup>. Plus on a vécu dans un milieu social dont l'identité et la cohésion reposent sur "un territoire propre où la vie collective s'organise sur un fonds d'interconnaissance"<sup>49</sup>, plus il est difficile de s'affranchir d'un mode de sociabilité qui est l'envers de celui de l'espace public. Plus il faut du temps, donc, pour se sentir à l'aise dans un contexte relationnel dominé par l'anonymat et l'impersonnalité".

On peut ainsi noter une évolution dans le temps du comportement de certains jeunes, qui, "débarquant" sur la rue de la République au sortir d'une adolescence confinée à leur quartier de banlieue, sont d'abord venus en bandes, affichant de manière brutale leur spécificité, pour mieux s'imposer dans un espace où ils ne se sentaient pas légitimes, avant de rejeter, voire même de mépriser ce genre de comportement, jugé "plouc", révélateur d'une absence de "classe" de savoir-vivre, et pour tout dire d'urbanité<sup>50</sup>. Un habitué de la rue de la Ré a ainsi noté une nette évolution dans le comportement des jeunes d'origine maghrébine, entre le moment où ils sont arrivés en grand nombre sur la rue, au début des années 80, et la période actuelle :

*"C'est en constante évolution, cette rue", dit-il. "Maintenant, par exemple, les beurs sont moins présents ici qu'il y a quelques années. Quand il y a eu les événements, en 81-82<sup>51</sup>", il y avait une certaine agressivité : c'était des pleins bus, qui venaient ici "narguer les blancs", les "roumis"... Je prenais le 12, j'entendais des réflexions..., les européens avaient intérêt à se tenir à carreau! Aujourd'hui, il y a moins de jeunes, c'est net, moins de bandes surtout. Il y a encore quelques petites bandes de filles, des beurettes, mais moins de garçons. C'est l'évolution des moeurs, une nouvelle génération de beurs. Ils ont le droit d'être là, je trouve, mais pas plus que les autres celui de foutre la merde, hein..."*

## 5. Socialisation

L'accès à cet espace public central que constitue la rue de la République est à la base d'un désenclavement des espaces et des populations périphériques de la ville : il est la condition d'une "urbanisation" progressive des banlieues, parce qu'il autorise un vécu commun de la ville, et donc la constitution d'une **mémoire collective urbaine**. Peu importe, dès lors, que le jeu social qui se pratique là ne soit finalement qu'une fiction, que l'égalité ne soit que momentanée, chacun sachant bien qu'au bout du compte, c'est chez soi que l'on rentrera le soir : les jeunes Arabes dans leur HLM et les Français BC/BG dans leur lotissement. Ce qui compte, c'est que le regard et le côtoiement soient possibles, en permanence, et que des interactions sociales "minimales" viennent sans cesse interroger les représentations que chacun se fait de l'autre.

Certains "événements" jouent un rôle fondamental dans ce processus de **mise en connexion des cultures urbaines** : on pense notamment aux attractions d'ordre festif ou artistique (groupes de musique, dessinateurs, clowns, mimes, que l'on a eu l'occasion d'observer plusieurs fois sur la rue). Autour d'eux, la foule se rassemble dans toute sa diversité, et l'on sent véritablement, si le spectacle est bon, que ces inconnus participent, pour un temps, à une même expérience relationnelle, à une même "communauté provisoire" : on échange des

<sup>48</sup> Cf. tableaux n° 5 et 6 en annexe.

<sup>49</sup> On fait ici référence à Jean REMY, qui distingue ces milieux sociaux de ceux "qui ont leur identité sans passer par cette contrainte de territoire", c'est-à-dire ceux "qui ont leur identité à partir d'un réseau de relations qui doit disposer de lieux multiples de rencontre se déroulant sur fond d'anonymat". Ainsi peut-on opposer, ajoute Jean REMY, "le quartier pour milieu ouvrier traditionnel au Rotary Club, par exemple, à travers lequel un autre milieu se constitue. Le rapport au territoire des deux positions sociales n'est pas le même. De la même manière, la formation d'un capital de relations n'a pas le même sens, de même que le fait de disposer d'un pool d'informations où l'on ne sait pas à l'avance quelle information est décisive et qui en est porteur<sup>1</sup>", in : "La perception du privé/public dans la dynamique des espaces collectifs", texte ronéoté, non daté, Université de Louvain, BELGIQUE.

<sup>50</sup> Voir à ce sujet le chapitre suivant.

<sup>51</sup> Allusion aux événements des Minguettes, à Vénissieux.

sourires, des regards complices, les corps se frôlent sans crainte, on esquisse des mouvements de danse, et c'est même parfois l'occasion d'engager des bribes de conversation, avec des passants que l'on ne reverra sans doute jamais. A la différence d'une salle de spectacle, où le public est constitué en collectif par toute une série de filtres d'accès (obtenir l'information, réserver des places, payer l'entrée...), la rue offre un cadre totalement ouvert à ces événements qui, parce qu'ils reposent sur des valeurs et un langage cosmopolites (la musique, le rire, l'art urbain), assurent finalement **une fonction de traduction** entre différents publics. Et il ne faut pas douter, qu'en dépit de la fugacité de ces interactions, qui est d'ailleurs compensée par leur répétitivité, c'est bien du **lien social** qui s'élabore ici. Du lien social qui joue un rôle fondamental dans la définition de l'identité globale de la ville. Michel PERALDI, qui a récemment travaillé sur l'action culturelle en ville nouvelle, a bien analysé les fonctions sociales et identitaires du spectacle de rue, notant que celui-ci instaure notamment, par l'appel à l'imaginaire et à l'émotion, "*des connivences qui ne se disent pas*", mais qui fondent "*un consensus social momentané*" et renforcent ainsi le sentiment d'appartenance à un même monde, à une ville provisoirement recomposée comme totalité, par-delà la fragmentation de son territoire.<sup>52</sup>

---

<sup>52</sup> Michel PERALDI parle ainsi de "*ce qui dans le spectacle fait sens commun partagé, le plaisir signifié comme connivence, qui ne s'invente pas et ne se fabrique pas, mais s'impose avec la force d'évidence d'un être ensemble intransmissible.*" Citant R. BASUALDO, à propos du "merveilleux urbain", il ajoute que le "*sens politique*" de l'action culturelle réside sans doute dans le fait qu'elle rend possible "*le retournement stratégique de l'énergie différencialiste qui fonde une société atomisée et balkanisée, en une production de consensus momentané dans lequel le partage émotionnel tient lieu de lien civique minimal*", in : "Le temps des rites : l'action culturelle en Ville Nouvelle", op. cité.

## V. LA RUE SYMBOLE

Si la rue de la République peut ainsi fonctionner comme "espace de complicité" entre les cultures particulières que la ville par ailleurs juxtapose, c'est sans aucun doute parce qu'elle est aussi, par delà ses qualités d'accessibilité et de pluri-fonctionnalité, un **lieu de valeur**. Parce qu'elle fait symbole dans la ville, et qu'à ce titre, elle occupe une place particulière dans la mémoire collective.

### 1. Mémoires en continu

*"Y avait plus de commerces riches, ici, avant", se souvient un retraité. "Pas à la portée de tout le monde, quoi, pour les beaux quartiers d'Ainay, ou le 6ème... On venait dans les bijouteries de la rue de la Ré. On y vient toujours, remarquez, même si la clientèle n'habite plus le 6ème, mais Ecully ou Tassin (...). Tout a changé, depuis 26 ans que je viens ici : beaucoup de gens ont disparu... Les commerçants, qui eux-mêmes étaient déjà une race disparue de diplodocus, et leur clientèle... C'était des petits commerces, mais riches. C'était une rue plus bourgeoise. Les ZUP n'existaient pas, tout ce qui descend des ZUP n'existait pas. Il n'y avait pas les beurs, il y avait les voyous de Gerland, mais ils ne venaient pas là, parce qu'ils se faisaient lourder par la police. (...) Avant, la rue de la Ré était un peu moins le centre ville : chaque quartier était un village, là, c'était presque la capitale par rapport à ces villages, la capitale de villes différentes... Les gens venaient moins souvent, seulement dans de grandes occasions, peut-être plus pour acheter, avec plus souvent un but précis... Les transports étaient moins pratiques. "*

*"Avant, il y avait un super café", nous dit une jeune femme, vendeuse dans l'une des boutiques de la rue. "Je ne l'ai pas connu... Enfin, je l'ai vu quand j'étais jeune, j'y suis venue avec mes parents. On trouve des vieilles cartes postales... Ça apportait que du beau monde, hein, c'est pas comme les Mac Do !"*

L'histoire de cette rue, qui fut conçue dès l'origine comme un lieu de prestige, n'est certes pas indifférente à son fonctionnement actuel : le fait qu'elle ait été, de tout temps, le lieu des valeurs centrales de la ville, lui confère aujourd'hui encore un **pouvoir de qualification** qui contribue manifestement à son attractivité. Pour comprendre comment agit ce pouvoir, comment se manifeste sur la conscience collective actuelle, l'impact d'une époque que nombre de citoyens n'ont pas vécue, il faut se référer à Maurice HALBWACHS, et à tout ce qu'il a pu expliquer des rapports entre *"mémoire individuelle"* et *"mémoire collective"*, la seconde s'appuyant sur des notions et des symboles, dont on ne se souvient pas, mais que l'on peut imaginer, parce qu'ils font référence à des événements qui ont laissé *"une trace profonde"* dans la pensée collective : *"non seulement parce que les institutions en ont été modifiées, mais parce que la tradition en subsiste très vivante dans telle ou telle région du groupe, parti politique, province, classe professionnelle ou même dans telle ou telle famille et chez certains hommes qui en ont connu personnellement les témoins"*<sup>53</sup>. Et c'est bien parce qu'ils subsistent, dans certains milieux lyonnais, des souvenirs, des discours sur ce que fut cette rue, depuis le début du siècle, qu'elle prend place dans **une mémoire collective de la cité**. Et non pas encore dans l'histoire, qui ainsi que le rappelle Maurice HALBWACHS, *"se place hors des groupes et au-dessus d'eux"*, et *"ne commence qu'au point où finit la tradition, au moment où s'éteint ou se décompose la mémoire sociale"*. La mémoire collective, ajoute l'auteur, se distingue de l'histoire notamment par le fait qu'elle constitue *"un courant de*

<sup>53</sup> In: "La mémoire collective", Presses Universitaires de France, Paris, 2ème édition, 1968.

*pensée continu, d'une continuité qui n'a rien d'artificiel, puisqu'elle ne retient du passé que ce qui est encore vivant ou capable de vivre dans la conscience du groupe qui l'entretient".*

Dans un texte intitulé "Citizens without city", Marco ROMANO, qui assurait la direction scientifique de l'exposition italienne à la dernière Triennale de Milan, fait lui aussi appel à cette notion de **continuité**, en s'interrogeant sur le sens des "choses collectives", que les urbanistes contemporains ont selon lui négligé au profit d'un travail sur l'espace privé : *"Pour être reconnues par les citoyens comme signes de leur sentiment d'appartenance à une communauté, les choses collectives doivent apparaître comme des objets qui à la fois "viennent de" et "vont vers", tant il est vrai que personne ne prendrait le risque de confier le sentiment de sa propre identité (...) à des objets récemment inventés, à des choses sans racines et sans garantie d'avenir. Le neuf et le moderne peuvent constituer les thèmes d'une identité collective urbaine seulement si les variations de style ne cachent pas la substantielle continuité entre ce qui est nouveau et ce qui est déjà établi."*<sup>54</sup>

S'il est clair que des vestiges historiques peuvent faire fonction de repères dans le système identitaire d'une ville, il faut sans doute réfléchir à cette notion de continuité pour mieux mesurer l'**effet symbolique** qui s'attache plus précisément à certains espaces urbains. Ne seraient-ce pas les lieux, les objets, les espaces qui témoignent d'une telle continuité, ceux sur lesquels il n'y a pas eu de rupture de sens, mais seulement évolution progressive, où, comme l'écrit HALBWACHS, *"la mémoire collective n'a eu à aucun moment le sentiment de s'interrompre"*, qui conservent le plus fort pouvoir symbolique dans la ville ? Hypothèse..., qui nous aiderait à comprendre pourquoi l'espace de la rue de la République constitue aujourd'hui un véritable enjeu dans les stratégies de "citadinisation" des différents groupes socio-culturels qui composent la ville. Etre là, sur cette rue qui fut autrefois l'espace de l'élite, avec ses banques, ses commerces de luxe, et ses édifices "notabiliaires" (Hôtel de ville, Palais de la Bourse, Opéra, siège du journal "Le Progrès"), et qui est à présent, qu'on le veuille ou non, le lieu des nouvelles valeurs de la modernité (avec ses magasins de musique, de sport, ses cinémas et ses fast-food), c'est affirmer son appartenance à la ville, perçue dans sa globalité spatiale et temporelle. Et si beaucoup d'enquêtés ont fait référence, par défaut, à d'autres "hauts lieux" de la cité, c'était aussi pour indiquer qu'en dépit de leurs qualités, ces lieux-là ne satisfaisaient pas à cette fonction symbolique d'identification urbaine :

*"Si cette rue symbolise Lyon ? Oui, je crois... " dit une jeune fille de 16 ans. "C'est là qu'il y a le plus de gens qui viennent. Disons que ça contribue à la symboliser. Il y a d'autres lieux, bien sûr : St Jean par exemple. Mais ici, c'est assez caractéristique de la ville. C'est ce qu'il y a de plus connu : c'est un endroit commun. Il y a pas partout ça... A Paris peut-être... Mais pas à Grenoble par exemple. C'est pas aussi grand et aussi animé. "*

*"Ici, ça symbolise Lyon, oui, tout à fait", affirme un passant d'une cinquantaine d'années, à propos de la rue de la République. "Pour les touristes, il y a peut-être davantage à St-Jean. C'est d'ailleurs plus intéressant, c'est plus beau, du point de vue de l'architecture... Mais là-bas, c'est pas le centre, c'est la ville ancienne, l'âme ancienne de la ville. "*

Là-bas, il y a eu rupture, **rupture de valeur** : longtemps délaissé, avec ses taudis abandonnés aux populations les plus pauvres, le quartier St-Jean, coeur de la cité moyen-âgeuse, appartient à l'histoire, même s'il est aujourd'hui restauré et réinvesti par les classes moyennes. Parce qu'on a brisé, à un moment donné, la mémoire du lieu, en évacuant la population qui vivait là, il offre désormais, comme l'écrit HALBWACHS, *"une image unique et totale"* (une image historique), qui ne se prête pas aux superpositions et aux

<sup>54</sup> In : "World cities and the future of the metropolises. International participations", Catalogue de la XVIIème Triennale de Milan, édité par Luigi MAZZA, ITALIE, 1988.



réinterprétations des représentations collectives. Hors de la modernité, le "Vieux Lyon" ne "résonne" comme lieu de valeur que dans l'imaginaire d'une portion restreinte de la population lyonnaise. S'il est effectivement pour certains un lieu de vie, d'investissement, de reconnaissance, il n'est pour la plupart qu'un lieu "à voir", une image d'Epinal dans laquelle on ne peut pas pénétrer, que l'on ne peut pas retoucher par sa seule présence, de laquelle, en somme, on ne peut pas être le peintre.

Il y a là, sans doute, une distinction fondamentale à faire entre des lieux "historiques", qui peuvent faire symbole à l'échelle d'une nation, et des espaces publics locaux, qui servent de **signes de reconnaissance urbaine**, sans pour autant qu'ils n'apparaissent à l'extérieur comme des lieux exceptionnels du point de vue architectural, esthétique, ou patrimonial. Nombre de passants ont ainsi fait remarquer la "banalité" de l'espace rue de la République :

*"Rue de la Ré, y a rien, rien... ", nous a dit un homme de trente ans, parisien installé à Lyon depuis deux ans. "Elle ressemble à n'importe quelle grande rue piétonne de n'importe quelle grande ville : par exemple, c'est décalqué sur la rue Masséna à Nice, ou la rue Neuve St-Jean à Caen. C'est pareil, exactement..."*

Pour tous ceux qui ne rentrent pas dans le jeu social qui se joue là, parce qu'ils n'en éprouvent pas le besoin (assurés qu'ils sont par ailleurs de leur place dans la ville), la rue n'est lue que du strict point de vue spatial et n'offre donc pas d'intérêt particulier. A s'arrêter aux seuls vitrines, revêtement de sol, mobilier urbain, on ne saurait en effet reconnaître les signes d'une spécificité lyonnaise affirmée. Ce n'est pas là que réside la qualité du lieu, à l'évidence. On peut même parler à ce niveau d'un "défaut de valeur", à peu près unanimement reconnu, qui restreint certainement le pouvoir attractif de la rue : en retravaillant l'aménagement de cet espace, en y surajoutant de nouveaux signes de valeur, ceux que certaines catégories sociales cherchent dans la ville, on pourrait sans doute faire qu'il soit "parlant" pour un peu plus de monde. Mais on n'en évincerait pas le public actuel. Car on ne modifierait pas de façon déterminante le sens du lieu, qui tient avant tout à la place qu'il occupe dans la mémoire collective de la ville.

## 2. Valeurs accumulées

La rue de la République fait partie de ces espaces dont on pourrait dire qu'ils ont un fort pouvoir de "citadinisation", parce qu'ils sont des lieux de "stockage"<sup>55</sup> des valeurs culturelles et économiques, et qu'à ce titre ils maintiennent ouverte, en quelque sorte, la discussion entre les générations de citadins. Des lieux d'accumulation de sens, dans lesquels *"des sédiments de cultures se superposent"*<sup>56</sup> et qui donc deviennent signifiants pour l'ensemble de ces cultures.

La permanence du cadre bâti, et plus généralement du contexte spatial, a bien sûr son importance dans ce processus de valorisation symbolique d'un lieu : les façades haussmanniennes des immeubles de la rue, imperturbables au temps qui passe, sont là pour témoigner, au même titre que les dimensions imposantes de cet espace, du sens prestigieux que la ville a voulu lui donner dès sa conception. On peut penser qu'en dehors de cette puissance fondatrice, qui traduit spatialement, à un moment donné, une certaine vision de la société urbaine, et décrète un lieu comme central dans l'ordre des valeurs dominant, il n'y a pas de permanence possible du pouvoir qualifiant d'un espace. Mais on peut aussi penser que cet acte

<sup>55</sup> Terme employé par les auteurs du rapport "Espaces publics", déjà cité.

<sup>56</sup> Selon une formule de Jean DUVIGNAUD, extraite de son intervention au séminaire de recherche sur "La valeur et la valorisation de l'espace urbain" : "Représentations collectives et valeurs de l'espace", PLAN URBAIN, Paris, 25 avril 1988.

fondateur ne suffit pas à faire accéder cet espace au niveau **symbolique**, c'est à dire à un niveau de sens qui soit lui-même, ainsi que le rappellent les auteurs de "Anthropologie de l'espace", "*fondateur, instituant des identités collectives et individuelles*"<sup>57</sup>. Car le sens de la ville, ainsi que le souligne très justement Ch. DEVILLERS, cité dans ce même ouvrage, "*ne résulte pas d'un système sémiotique reconnu par tous : au contraire, le sens est l'enjeu d'une lutte.*" Autrement dit, le sens d'un lieu ne se décrète pas, mais se construit dans le temps, en fonction des investissements sociaux, économiques ou culturels dont ce lieu fait successivement l'objet. Il découle bien, finalement, d'une concurrence entre ceux qui ont le pouvoir de marquer l'espace des signes de leur système de valeurs, et ceux qui, faute de mieux, vont chercher à investir, à réinterpréter, voire à s'approprier l'espace ainsi conçu, parce que leur présence en ce lieu est un moyen "*non seulement de signifier leur position statutaire, mais de la constituer.*"<sup>58</sup> Ce faisant, ils ajoutent du sens à l'espace, en surimposant sur le cadre initial d'autres images, d'autres représentations collectives.

La dimension symbolique des espaces publics se construirait donc ainsi, dans une lutte permanente entre des groupes sociaux qui cherchent à se qualifier par référence à un système de valeurs imposé spatialement. C'est sur les lieux du pouvoir que vont manifester les opprimés ou les insatisfaits de la cité (et non pas dans des lieux reconnus pour leurs seules qualités esthétiques), et c'est de cette confrontation que l'espace prend sens : la rue de la République a toujours été, on le voit à travers d'autres travaux actuellement menés sur Lyon, un lieu d'attraction des couches populaires de la ville, qui venaient "y côtoyer le bourgeois". Simplement, l'accès à cet espace a pendant longtemps été plus codifié, plus restreint qu'aujourd'hui : Jean METRAL, professeur d'ethnologie à l'Université Lyon 2, se souvient ainsi que, jeune étudiant, il fréquentait avec ses pairs le trottoir Est de la rue, alors que les "vrais Lyonnais" (et surtout les Lyonnaises) déambulaient sur celui d'en face, celui des grandes brasseries et des magasins chics.

En dehors de ce face-à-face, qui met en résonance la valeur du lieu, l'effet symbolique se perd. De même qu'il se diluerait si la rue devenait progressivement un lieu "approprié" par certaines fractions de la population, et dévalorisé par d'autres. Quel intérêt, en effet, d'être là où les autres ne cherchent plus à être ? Les passants nous l'ont bien fait sentir : ils sont là parce que les autres y sont, et chacun y est parce qu'il trouve sur place un minimum de traces (persistantes ou nouvelles) de ce qui selon lui fait valeur dans la ville; pour les uns des témoignages architecturaux de ce que fut le pouvoir bourgeois, pour d'autres les signes de la modernité urbaine... Ainsi, davantage que dans le partage d'un "fonds commun" culturel, c'est peut-être dans **l'articulation en un même lieu de plusieurs systèmes de valeurs** que s'élabore le caractère public de l'espace, et qu'un lien symbolique peut s'établir entre des citoyens qui vivent par ailleurs dans des espaces-temps complètement étrangers les uns aux autres.

L'idée d'un espace qui serait d'emblée signifiant pour tous (sur le modèle de l'agora, par exemple, que l'on a voulu utiliser dans certaines villes nouvelles), tient certainement de l'utopie, tant est grande la diversité des références socio-culturelles dans les milieux urbains contemporains. À l'oublier, on serait tenté de penser l'espace public soit comme espace "collectif" (qui n'a de sens que pour un petit nombre de citoyens), soit comme espace

---

<sup>57</sup> Cf. Françoise PAUL-LEVY et Marion SEGAUD, "Anthropologie de l'espace", CCI, Editions du Centre Georges POMPIDOU, Paris, 1983 : "*Du symbole, il est communément dit qu'il montre, réunit, enjoint. (...) Il s'oppose au découpage de l'expérience humaine globale en instances séparées, exclusives les unes des autres: il les traverse au contraire, y circule à la façon d'un pivot qui les fait résonner les unes dans les autres, communiquer entre elles. Ainsi peut se constituer un espace perçu de l'intérieur, et riche de composantes multiples du réel qui se donne de la sorte à célébrer et à jouir.*"

<sup>58</sup> Ch. DEVILLERS, in: "Typologie de l'habitat et morphologie urbaine", Architecture d'Aujourd'hui, n° spécial, juillet/août 1974.

"neutre", plus petit dénominateur commun des multiples cultures urbaines qui cohabitent dans la ville. Dans l'un ou l'autre cas, on passe à côté de cette **tension** qui est en elle-même constitutrice de l'espace public : le rapport à l'Autre, dans toute son étrangeté, à la fois traumatisante et stimulante de l'identité que chacun se forge dans son propre territoire urbain.

**Catherine FORET**

## CHAPITRE II : L'ENVERS DU DECOR ORDINAIRE DES JEUNES DE LA BANLIEUE

"Lyon, ville internationale" : tel est le slogan et le voeu des élus lyonnais pour la deuxième cité française. A l'orée de l'ouverture du "grand marché européen" de 1993, les "eurocités" sont en émoi. Elles affichent dès aujourd'hui leur volonté de tenir une place importante dans l'espace européen de demain. Des liens économiques, culturels, politiques se tissent entre Barcelone, Milan, Turin ou Lyon.

Lyon "eurocité", avec ses 420 000 habitants<sup>59</sup> intra-muros, doit mettre en avant sa dimension d'agglomération, voire de région urbaine, pour entrer dans la chaîne des grandes villes européennes. Dans ce contexte de "prétention", la rue de la République, espace piéton central de la ville de Lyon, est devenue un enjeu de représentation important. Elle est en effet considérée, par certains élus, comme la dépositaire de l'image de marque de la ville.

Depuis plusieurs mois, les élus et les professionnels de l'aménagement urbain ont engagé un travail d'études sur l'avenir de cette rue. Celle-ci doit être digne des visées internationales lyonnaises. Notre recherche sur les pratiques et les usages de la rue de la République par les jeunes de la banlieue s'est déroulée dans ce contexte de débats d'idées. Aussi, ce travail, outre son principal objet de connaissance du fonctionnement d'un espace public, nous semble apporter matière au débat sur Lyon et sa prétention européenne. Face aux discours et aux différents scénarios d'aménagement élaborés, il propose une lecture en termes de pratiques et de représentations du lieu d'une catégorie d'usagers.

### I. Rue de la République : les jeunes de la périphérie contribuent à créer une centralité d'agglomération

La rue de la République s'impose comme un fragment de territoire auquel filles ou garçons de l'agglomération lyonnaise accordent une importance particulière<sup>60</sup>. Ce lieu apparaît comme le point nodal du voyage "en ville", terme usité par les jeunes des banlieues pour qualifier la sortie du quartier de résidence en direction du centre de Lyon. Cette expression semble signifier l'absence de toute dimension d'urbanité et de toute notion de centre accordée par la jeunesse des banlieues à leur espace résidentiel. Autrement dit, le centre ville de Lyon constitue pour eux le centre-ville de la banlieue lyonnaise.

Ce sentiment est certes différent pour des jeunes résidant dans la grande ceinture lyonnaise : ils différencient plus nettement leur propre ville de Lyon, laissant surgir un sentiment d'appartenance à une ville "totale" - avec son centre et ses quartiers. Mais, pour tous, la rue de la République apparaît comme un espace à forte centralité.

"Rue de la Ré" : il s'agit d'un nom utilisé et compris par tous les jeunes de la périphérie lyonnaise. Il renvoie à un lieu géographique mais aussi à un espace de pratiques chargé de représentations et de sens commun. Il est souvent mythifié et connu des jeunes avant même qu'ils ne l'aient fréquenté.

---

<sup>59</sup> R.G.P. 1982

<sup>60</sup> Voir : BAVOUX P. PAYET J.P., "Territoire de la mobilité : pratiques extra-résidentielles déjeunes de la périphérie", Ministère de l'Équipement, du Logement, de l'Aménagement du Territoire et des Transports, décembre 1986.

Pour eux, la rue de la République est un espace de rencontre où les banlieues se "mélangent" et ce, non pas sur le mode conflictuel de l'affrontement des bandes, mais au contraire sur celui de relations individualisées. Comme si, dans cet espace, l'individu, souvent nié sur le quartier, retrouvait une place. Les phénomènes de mobilité résidentielle et l'éclatement du périmètre scolaire à partir du second degré sont des éléments qui renforcent l'utilisation de cet espace central par les jeunes. Ainsi, c'est dans cet espace que, par hasard, un jeune de Vaulx-en-Velin va retrouver un de ses amis avec lequel il a habité dans la Cité de transit de la Saulaie à Oullins. De même, c'est rue de la République que se poursuivent des relations établies au lycée professionnel de la Croix Rousse ou de Bron.

*"Rue de la Ré, tu peux rencontrer des gens de Villeurbanne, Vaulx-en-Velin, Bron, tu peux les retrouver là"* (Omar, 19 ans, Oullins).

*"La rue de la République, c'est une grande Maison des Jeunes et de la Culture sans adhésion. L'adhésion, c'est le ticket de bus"* (Larsen, 23 ans, les Minguettes).

*"La rue de la République, c'est un lieu de rendez-vous pour les 16-25 ans, pas au dessus"* (Fatima, 22 ans, St Fons).

*"Rue de la République, c'est quelque chose de bien connu à Lyon, où on peut donner un rendez-vous"* (Mohamed, 24 ans, Vaulx-en-Velin).

La rue de la République, espace commun de référence pour tous les jeunes de la banlieue, est également un espace d'expériences partagées. Au bas des tours, la "rue de la Ré" alimente les discussions entre les jeunes, chacun raconte son exploit, son aventure, fait ses commentaires, fait rêver les autres sur "sa dernière rencontre" avec une "super bourge" qui l'a emmené dans une "super fête"... L'usage de la rue est le support à de nombreuses discussions sur la pratique spécifique de chacun. Cette communauté de référence et de vécu -réel ou fantasmatique- offre la possibilité de raconter, de fabuler, de rêver sur ce que l'un ou l'autre fait ou fera rue de la République. Cet objet de discussion fonctionne tant dans l'espace de résidence que dans l'espace scolaire avec le groupe de pairs, puisqu'il est commun à toute l'agglomération.

*"Quand j'étais petit, je ne m'imaginai pas que je pourrais voir cette rue, je pensais que c'était gigantesque"* (Selim, 18 ans, les Minguettes).

Si la pratique de la rue de la République est forte en fréquence et en intensité pour les jeunes des banlieues, elle l'est en revanche beaucoup moins, voire pas du tout pour leurs parents. Les jeunes, d'ailleurs, se satisfont tout à fait de l'exclusion de leurs parents de cette rue : cette situation leur permet d'évoluer dans un espace où le contrôle social des familles ne s'applique pas.

*"Ma mère, sa rue de la "Ré", c'est le marché de Vénissieux. Le marché, c'est le point de rencontre pour nos mères, pour nos parents. Ils rencontrent des gens, c'est pareil que pour nous rue de la République"* (Mohamed, 25 ans, les Minguettes).

### **Le fragile équilibre de l'espace public.**

La présence des jeunes de la banlieue rue de la République provoque des réactions d'opposition de certains groupes de population, en particulier des commerçants. Les conflits, les agressions et la dégradation des lieux sont souvent mis en avant pour justifier des propos sécuritaires. Ils reposent plus, nous semble-t-il, sur le déséquilibre de population fréquentant la rue que sur un véritable climat d'insécurité. La population jeunes est sur-représentée. Cette "visibilité" des jeunes est la

source des réactions d'hostilité. Cette surreprésentation s'explique tout d'abord parce que la rue de la République constitue une centralité d'agglomération beaucoup plus forte pour eux que pour d'autres catégories d'âge. Ensuite car il s'agit d'un espace de flânerie<sup>61</sup>, privilège accessible à certains groupes de population, dont les jeunes. De façon symptomatique d'ailleurs, les conflits et les agressions ne sont nullement ressentis par les jeunes : pour eux, la rue de la République est un lieu dans lequel ils "se sentent bien"<sup>62</sup>, voire même d'où le racisme est absent.

Pour les jeunes de la banlieue, la rue de la République ne correspond pas à la définition administrative. Ils la limitent à sa partie Sud, jusqu'à la place de la République incluse (cf plan). Cette partie représente un tiers de l'ensemble de la rue. A l'intérieur de ce tronçon, trois lieux sont particulièrement cités comme "espaces repères" : l'entrée Sud où sont installés la sortie du métro et le souterrain qui permet les passages de la place Bellecour à la rue de la République; le magasin FNAC; le restaurant Mac Donald. Il s'agit là de trois zones incluses dans la représentation territoriale des jeunes. Ces lieux n'ont pas le même statut que d'autres parties de la rue : car les jeunes se sentent un peu plus "chez eux". Ils savent que s'ils viennent seuls "en ville", ils iront d'abord à la FNAC ou au Mac Donald, certains qu'ils peuvent y rencontrer des pairs, se sécuriser d'une certaine manière, avant d'entrer dans une partie du territoire non "appropriable" où le jeune se vivra davantage comme un "étranger" donc sujet d'une certaine insécurité.

Le Mac Donald, ainsi que l'entrée Sud prennent la forme d'une petite enclave de la périphérie en territoire étranger. Comme le souligne Isaac JOSEPH : *"L'espace public n'attribue aucune place; s'il est appropriable ou approprié, ne serait-ce que partiellement, il est déjà dénaturé, il devient site, haut lieu, expression symbolique d'un rapport à l'espace ou territoire privatisé"*<sup>63</sup>. On peut se rendre compte de l'effet des pratiques en regardant finement la constitution de la forme de l'espace public. La centralité du lieu est nettement dépendante des usages de la rue. L'environnement économique et architectural tient une place importante dans le processus de constitution de la centralité, mais les usagers donnent par leurs pratiques la configuration active de cette centralité. Celle-ci est toujours en négociation et dépend des ajustements de pratiques et de représentations des différents groupes d'acteurs en présence.

---

<sup>61</sup> Voir chapitre I.

<sup>62</sup> Dans la durée ou la brièveté", dit Isaac JOSEPH, "le flâneur est hypersensorialiste. D'où son sentiment fréquent d'hébétéude, de satiété douceâtre et fade, son somnambulisme. C'est là, en quelque sorte, la rançon de son contrat avec la rue. Il n'en prend possession que par le regard", "Le passant considérable", Librairie des Méridiens, Paris, 1984.

<sup>63</sup> I. JOSEPH, op. cité.

## II. Quand les jeunes de la banlieue régulent leur pratique de l'espace public

Le voyage "en ville" et la présence rue de la République sont racontés par les jeunes comme une "bouffée d'oxygène". Cette mobilité est liée à une nécessité de sortir de l'homogénéité sociale de l'espace résidentiel pour se confronter à la diversité.

Ce processus de mobilité et d'usage de l'espace public est remarquablement structuré. En effet, les jeunes de la périphérie ne se déplacent pas rue de la République comme il le font dans leur quartier ou même dans les espaces publics centraux de leur ville. Nous avons pu observer, lors d'une précédente recherche, les modes spécifiques de déplacement des jeunes lors de leur séjours de vacances<sup>64</sup>. Le lieu n'était pas choisi au hasard, il correspondait à une connaissance de réseaux. Son accès était géré par des modes combinatoires extra-territoriaux dépassant les sociabilités habituelles ancrées dans l'espace restreint du quartier.

La pratique de la rue de la République relève de ces mêmes cadres d'insertion du processus de mobilité, avec toutefois une gestion de ce territoire extra-résidentiel bien plus fine que dans ce que nous avons nommé "la mobilité ludique de l'été"<sup>65</sup>. Ainsi, les jeunes de la banlieue, lorsqu'ils se déplacent rue de la République, sont rarement en bande. Si l'on peut observer certains groupes présents sur cet espace, c'est le fait des plus jeunes qui "débutent" dans la pratique d'un espace public central.

L'absence de la bande signifie chez eux la volonté de rompre avec le mode quotidien des sociabilités de l'espace de résidence. Ce phénomène, que l'on peut observer sur le site, est aussi clairement exprimé par la grande majorité des jeunes dans les entretiens que nous avons menés.

*"Rue de la République, j'y vais plutôt avec des copines que je connais. Par exemple : si Farida me demande, je dis d'accord car si je veux aller là un jour et que je lui demande, elle dira d'accord"* (Nora, 24 ans, Oullins).

*"Maintenant c'est rare quand je vais rue de la République. Si j'y vais, c'est avec ma copine ou un pote"* (Omar, 20 ans, les Minguettes).

*"J'y vais avec ma copine ou seul"* (Selim, 18 ans, St Fons).

*"J'y vais avec mes copains, seul ou avec ma copine"* (Franck, 17 ans, les Minguettes).

Cette tendance à pratiquer en groupe restreint la rue principale de Lyon est encore plus forte chez les filles. Ceci est bien entendu à corrélérer aux différences des modes de sociabilité entre garçons et filles sur l'espace de résidence.

Pour tous les jeunes interviewés, il y a cet accord tacite : lorsque l'on est rue de la République, on ne reconstitue pas les groupes existants dans le quartier. Tout se passe comme si les jeunes banlieusards en sortie "rue de la Ré" souhaitaient s'intégrer dans le mode de vie urbain, dont la spécificité est d'offrir le choix des relations et non de les imposer. Ainsi, individus ou petits groupes qui rencontrent leurs pairs du "quartier" dans la rue de la République ne s'arrêtent que très rarement pour discuter et encore moins souvent pour arpenter ensemble une partie de la rue. Chacun se contente de faire un signe de politesse pour saluer l'autre et poursuit son chemin. Les rencontres sont toujours des situations d'interactions minimales.

<sup>64</sup> "Territoires de la mobilité", op. cité.

<sup>65</sup> "Territoires de la mobilité", op. cité.



*"Je rencontre souvent des gens du quartier, on ne se "calcule" pas, on se fait juste un signe, on ne se parle pas, on y va pour changer d'air !"* (Moumoune 19 ans, les Minguettes).

*"Si j'y vais c'est pour éviter d'avoir des fréquentations du quartier. Quand je vois des mecs du quartier, ça se limite à un bonjour. On met une distance tacite. On fait chacun son tour de son côté"* (Selim, 20 ans St Fons).

*"Des fois, je rencontre des gens du quartier, on se dit bonjour et puis chacun fait sa route"* (Franck, 17 ans, Oullins).

*"Rue de la République, je préfère pas voir les gens que je connais, si je rencontre des gens de Vénissieux, si je peux les éviter, je le fais. J'ai pas envie de m'arrêter. Si c'est quelqu'un que j'aime bien, je m'arrête parfois; si je peux, je dis bonjour de la tête"* (Nora, 24 ans les Minguettes).

La pratique de la rue de la République est régulée par des présuppositions sociales<sup>66</sup> propres aux groupes des jeunes des banlieues. Elles s'organisent selon le précepte suivant : je sais que tu es là pour n'être plus le même qu'au quartier, gardons nos distances. Ces présuppositions visent à permettre à l'individu d'éviter une stigmatisation. Il doit pouvoir abandonner les signes de son origine sociale, culturelle et se fondre dans le rôle du badaud parmi d'autres. Or, la rue de la République est un espace public central qui permet cet anonymat et ce mixage de population hétérogène. Chacun peut y être un étranger, liberté inexistante au sein du quartier.

L'importance de ces règles est mise en évidence par les réactions que génèrent leurs transgressions. Certains jeunes, en particulier ceux qui fréquentent pour la première fois la rue de la République, ne respectent pas les présuppositions sociales : ils se conduisent comme sur leur quartier. Dans ce cas, ils sont taxés de "rouilleurs" ou de "gratteurs". Ces qualificatifs utilisés dans le quartier expriment l'idée de transgression, d'incompréhension des règles du jeu de l'espace public et sous-entendent que celui qui en est affublé ne fait pas la différence entre le quartier et le centre ville de Lyon : on le nomme donc avec des termes utilisés dans l'espace de résidence. Lorsqu'un de ces jeunes se présentera vers d'autres, respectueux des codes, pour discuter, ces derniers vont lui signifier par un bonjour furtif ou simplement par une stratégie d'évitement qu'il se trompe, qu'il est hors jeu.

*"Des fois, tu sens les personnes qui vont s'arrêter et celles qui ne s'arrêteront pas. Ceux qui sont là pour "rouiller", ils s'arrêteront"* (Nora, 24 ans, les Minguettes).

*"Quand je rencontre quelqu'un du quartier, je dis bonjour. Si c'est quelqu'un qui veut "squatter", "rouiller", faire dix fois l'aller-retour, je dis salut, j'ai un truc à faire"* (Fatia, 25 ans, les Minguettes).

Il faut remarquer que ces présuppositions sociales fonctionnent seulement dans l'espace rue de la République. En effet, pendant l'espace temps du transport, les sociabilités quotidiennes ont libre cours. La frontière d'entrée dans l'espace public, signe de la présence dans un nouveau "monde", est matérialisée par la porte sud de la rue.

*"Dans le bus, on se parle et arrivés à Bellecour, on ne se parle plus, on part chacun de son côté"* (Moumoune, 19 ans, les Minguettes).

<sup>66</sup> E. GOFFMAN, "Façon de parler", Ed. de Minuit, Paris, 1987.

### III. Rue de la République : un espace d'initiation au mode de vie urbain

Nous l'avons dit, la rue de la République est connue des jeunes de la périphérie lyonnaise avant même qu'ils ne l'aient pratiquée. Le premier usage en est d'ores et déjà fortement symbolique, à travers le rêve de la découverte d'un nouveau lieu.

Lors du cycle de vie du jeune, la pratique de la rue de la République va se modifier au fil des années. Après la première phase mythique pendant laquelle cet espace central est vécu à distance, à travers les discussions des "grands" racontant leur voyage "en ville", le jeune va enfin y accéder. Son rêve prend forme : Il vivra ses premières sorties autonomes hors du quartier. Pendant cette première période, le jeune fréquentera assidûment la rue de la République.

*"Avant, j'y allais cinq fois par semaine, il y a le Mac Donald, la FNAC où on peut lire"* (Selim, 19 ans, les Minguettes).

*"Je vais rue de la République deux à trois fois par semaine, la FNAC, le FLASH, Le Mac Do."* (Franck, 17 ans, St Fons).

Etre présent rue de la République marque, pour le jeune adolescent, un changement de statut dans le quartier : il franchit une étape. Mais, à l'inverse de certains rites initiatiques où les aînés préparent les plus jeunes et les accompagnent au cours de la nouvelle étape, dans le cas étudié, les plus jeunes font leur propre apprentissage. Ceci s'explique par des formes de sociabilité très segmentées entre tranches d'âge. Les plus jeunes vont donc se présenter dans l'espace public central en conservant les modes de sociabilité du quartier, sans connaître les règles du jeu de l'espace qu'ils pratiquent. Ils sont véritablement en situation de découverte et d'exploration, avec ce que cela comporte comme sentiment d'insécurité. C'est pourquoi les premiers pas "en ville" se constituent sur un mode de "mobilité défensive"<sup>67</sup>. Ils vont, pour se rassurer, sur-affirmer leur identité et se "raccrocher" au mode de relations en vigueur dans le quartier.

C'est à cette période des premiers pas rue de la République que des problèmes de co-existence avec les autres groupes de population présents dans l'espace public peuvent se poser. Pendant le temps de l'apprentissage de la pratique d'un espace à partager, ils auront tendance à être en bandes, plutôt agressifs, plutôt tendus. Ensuite, les premiers croisements de regards, les premières confrontations avec l'autre, les premiers ajustements avec cette altérité, vont peu à peu permettre au jeune de se rassurer. Sa première assurance basée sur une réaction de défense et d'agressivité, va faire place à une plus grande mansuétude vis-à-vis de l'autre. Ceci signifie une prise de conscience par le jeune de l'inappropriabilité du territoire dans lequel il est, et de l'intérêt des différences, recherchées consciemment ou inconsciemment.

Mais, preuve de la dimension initiatique de cet espace, c'est au moment où les jeunes adolescents "débutent" rue de la République et en apprennent les codes que sonne le signal du départ de certains aînés. Car à partir d'un certain âge, le jeune a tendance à fréquenter de moins en moins la rue de la République.

*"Rue de la République, j'y vais pour aller au cinéma, pas très souvent, des fois je n'y vais pas pendant un mois. Quand j'étais jeune, j'y allais plus souvent car c'était pour moi un lieu de rendez-vous. Non, je n'y vais pas pour rester, ça ne m'intéresse plus, j'y vais pour un truc précis. De la ZUP,*

<sup>67</sup> "Territoires de la mobilité", op. cité.

*c'est les "petits" qui y vont jusqu'à 18 ans, ils y vont pour draguer, pour connaître des gens"* (Larsen, 26 ans, les Minguettes).

Ce phénomène de distanciation par rapport à la rue de la République peut s'expliquer par l'intégration chez les plus âgés des règles de fonctionnement de l'espace public. En effet, après avoir pratiqué cette rue, ils ont intégré, à des degrés divers, la dimension de partage d'un territoire commun. Ils ont d'une certaine manière pris le goût du contact avec l'autre. Certains diraient : ils se sont "socialisés". Cette prise de conscience de l'intérêt à la rencontre, des croisements de regard, de la co-présence, leur permet d'aller plus en avant et de tenter de dépasser la simple communication para-verbale de la déambulation. Autrement dit, après cette première initiation au mode de vie urbain, ils vont chercher à découvrir le reste de la ville. Pour eux, Lyon ne se résume plus à la rue de la République. Leur pratique de la ville-centre se modifie. Nous les retrouverons dans des pubs du centre-ville, ou dans les quartiers de la Croix-Rousse et de St-Jean.

*"St-Jean, Les Terreaux, la Croix-Rousse, d'accord, mais la rue de la République c'est plus mon trip. Si je reviens des Terreaux à pieds, j'essayerais de contourner la rue de la République. Dans ce lieu, tu ne te sens plus dans ton élément,"* (Larsen, 26 ans, les Minguettes).

*"Rue de la République, je me sens bien mais je ne m'arrêtera pas pour boire un coup. Rue de la République, c'est des gens froids, à la Croix-Rousse, on rencontre de tout. St-Jean, c'est pas mal aussi. Pour boire un coup, je vais plutôt à St-Jean ou à la Croix-Rousse. A St-Jean, il y a plus de trucs à faire, on a plus le choix. Sur la rue de la République, c'est plus limité, alors qu'à St-jean, tu peux aller au restaurant. Je ne crois pas que c'est possible de le faire rue de la République. A la Croix Rousse, c'est plus sociable, le contact est plus facile, là je peux rencontrer des gens".* (Mohamed, 26 ans, les Minguettes).

La découverte de nouveaux lieux peut permettre de passer d'une communication paraverbale à une communication verbale. A la Croix-Rousse, à St-Jean, dans les pubs ou les cafés, les jeunes de banlieue sont dans des situations d'homogénéité générationnelle : le regard de l'autre est peut être moins interprété sous la forme d'une agression, comme il peut l'être parfois rue de la République, en particulier à cause de l'attitude des plus jeunes.

*"Les plus jeunes restent rue de la Ré., pour eux c'est la portion Sud, ils ne vont pas au delà. La Croix Rousse, c'est plutôt le niveau artistique, c'est parfois des "rolots" qui sont déjà implantés, c'est plus ferme Rue de la République, tu ne changes pas vraiment de milieu alors qu'à la Croix Rousse, tu connais des gens de la ville là"* (Bachir, 20 ans, Givors).

*"St-Jean c'est la vieille ville, c'est chaleureux, je sais que les "petits" ils ne viendront pas. Pour les petits le centre, c'est important"* (Mohamed, 26 ans, les Minguettes).

À la volonté de découvrir d'autres espaces dans la ville s'ajoutent un refus et un rejet de l'attitude des plus jeunes. Ces derniers, nous l'avons dit, dans le temps des premières fréquentations de l'espace public, amènent d'une certaine manière "le quartier avec eux". Ils placent de ce fait les plus âgés dans une position inconfortable. Ceux-ci souhaitent en effet éviter un phénomène de stigmatisation : c'est même là un des enjeux producteur de l'extension de leur territoire. Ils se retrouvent, avec l'attitude des plus jeunes, prisonniers d'une image qu'ils refusent et contre laquelle ils tentent de lutter. Ils risquent donc en restant rue de la République, ou plutôt en restant **en contact** avec les plus petits, un échec dans leur volonté de pratiquer la ville "comme tout le monde".

*"Les "petits", ils font honte rue de la République, je vais ailleurs, ils ne comprennent rien"* (Amin, 24 ans, les Minguettes).

Le processus qui s'organise selon le cycle croissant des jeunes se caractérise tout d'abord par

une sorte de mythification du lieu avant de l'avoir fréquenté. Dans un second temps, le jeune pratique intensivement cette rue dans laquelle la simple co-présence lui suffit. Puis grandissant, il a besoin de progresser dans la pratique de la **ville**, au moment même où la présence des plus jeunes rue de la République le gêne. Il cherche alors d'autres espaces, après avoir passé son "examen" d'adaptation au mode de vie urbain dans ce sas obligé qu'est la rue de la République et qui joue le rôle d'espace d'initiation à la pluralité sociale et culturelle du mode vie urbain.

#### IV. Un territoire hors de l'ordinaire.

Par leur présence rue de la République, les jeunes démontrent un besoin de rupture par rapport au quartier. Cet espace central de Lyon représente à leurs yeux un lieu de promenade, de rendez-vous, de loisirs. L'attachement qu'ils portent à cette rue lui confère un autre statut que celui de simple espace de "sortie".

*"On va rue de la République, c'est pour faire une sortie, c'est presque un loisir, ça fait plaisir. Des fois j'en ai marre de rester au quartier, alors je dis : "on va faire un tour en ville", c'est pour voir d'autres personnes, changer un peu du train train" (Mohamed, 24 ans, les Minguettes).*

*"J'y vais avec ma copine ou seul, je me déplace en bus, c'est pratique. Je n'ai pas de but précis, c'est pour me balader" (Selim, 21 ans, St Fons).*

*"Quand j'y vais, c'est pour me balader, me détendre, boire un coup" (Fadéla, 23 ans, Oullins).*

*"J'aime rue de la République, car je vois des gens que je ne connais pas, je vois des étrangers" (Ahmed, 19 ans, Vaulx-en-Velin).*

*"Rue de la République, j'y vais parce qu'il y a beaucoup de monde. Je vais à la FNAC pour regarder les livres, les vitrines. Ce qui m'intéresse, c'est qu'il y a du monde, de l'ambiance" (Franck, 20 ans, les Minguettes).*

*"Rue de la République, tu vois de tout, des punks, des clochards, des voyeurs, des dragueurs" (Larsen, 24 ans, les Minguettes).*

*"Rue de la République, on rencontre des gens de plusieurs classes sociales, ça permet de découvrir des gens qui vivent pas dans le même cadre que nous" (Halim, 23 ans, Oullins).*

La dimension de changement et de diversité que propose la rue de la République a très certainement un effet attractif auprès des jeunes. Ils viennent dans cet espace "*fréquenter des fréquentations*" pour reprendre la terminologie de Sylvia OSTROWETSKY<sup>68</sup>. Mais encore faut-il que cet espace soit accessible et que les jeunes s'accordent la légitimité de le pratiquer. La rue de la République présente cet avantage de ne pas être un lieu discriminatoire. En effet la fonction flânerie est dominante dans cette rue à l'inverse d'autres (rue Victor Hugo) où la dimension commerciale structure l'ensemble des pratiques. Dans le contexte de la rue de la République, les processus de différenciation ne se structurent pas selon le niveau de revenu des acteurs. La place est libre pour laisser jouer plus fortement le symbolique à travers des phénomènes de communication para-verbaux. Dans l'espace de la flânerie, tous les rôles sont possibles, en tenant compte bien sûr des discriminants, comme les définit Ulf HANNERZ. *"L'appartenance ethnique est un exemple majeur de discriminant du rôle, mais nous ne devons pas*

<sup>68</sup> L'émergence des pôles attractifs - Les villes nouvelles : un laboratoire expérimental", E.D.R.E.S.S., Aix-en-Provence, Texte ronéoté

*exagérer son caractère unique. En un sens, le sexe et l'âge fonctionnent de la même manière".<sup>69</sup>*

*"Rue de la République, c'est basé sur le regard, au quartier, c'est basé sur la langue" (Fatima, 23 ans, les Minguettes).*

*"Je recherche l'anonymat. C'est très important qu'il y ait des gens différents rue de la République. Le contact est important, il se fait par le regard" (Selim, 21 ans, les Minguettes).*

*"Rue de la République, c'est totalement différent du quartier, il n'y a pas les mêmes gens. Je me sens vraiment dépaysée, c'est ce que je recherche. Le fait qu'il y ait des gens différents, c'est très important. La rue de la République, je crois que c'est ma passion, je rencontre des gens bien, des gens "cons", on apprend beaucoup. Lorsque l'on y va, avant on se dit : "tiens, on va "accrocher" un BC./BG., un autre samedi un punk". Cela pour se dire : qu'est-ce qu'il a dans la tête ? En quoi il est différent ? En principe ils ne sont jamais différents, les punks, par exemple, ils ne sont pas agressifs, ils sont marrants... " (Moumoune, 17 ans, les Minguettes).*

L'engagement dans ces rôles participe au processus de construction identitaire du jeune. C'est en fonction de l'autre qu'il va définir sa propre représentation de lui-même. On peut remarquer deux formes spécifiques utilisant un répertoire de rôles différents. Une partie des jeunes (majoritaire chez les interviewés) va pratiquer la rue en conservant d'une certaine manière sa propre identité.

*"Des fois, je vais boire un coup au Mac Do., il n'y a que là bas que je me sente bien, ça fait jeune, "décontract". Si c'est pour prendre les style des autres, c'est pas la peine. Moi, je préfère rester moi" (Fatia, 24 ans, les Minguettes).*

*"Comme je suis habillé au quartier, je vais rue de la République" (Franck, 18 ans, St Fons).*

*"Rue de la République, je fais des trucs différents, mais dans ma tête. Je ne me sape pas différemment, c'est pareil. J'y vais des fois même en survêtement" (Aïssa, 22 ans, Givors).*

Pour ces jeunes, il s'agit de maintenir son identité vestimentaire tout en acceptant de modifier le rapport avec le groupe de pairs dans l'espace public central. Ainsi, Us fréquenteront plutôt le Mac Donald que les bars implantés le long de la rue. Ils recherchent la différence non pour s'y identifier, mais au contraire, pour ré-assurer leur propre identité. Comme le souligne Georg SIMMEL : *"Que nous suivions les lois de notre nature propre - et c'est là la liberté - devient tout à fait évident et convaincant pour nous et pour les autres dès que les expressions de cette nature se distinguent de celles des autres; c'est seulement le fait de ne pas être interchangeable avec autrui qui prouve que notre manière de vivre n'est pas contrainte par autrui".<sup>70</sup>* D'autres jeunes ont une représentation de leur présence dans l'espace public toute différente :

*"Des fois rue de la République, je vais au canis au Roma. Quand j'étais à Londres, je voulais rentrer, rentrer sur la ZUP. Maintenant j'ai compris qu'il fallait "larguer" le quartier. Je veux monter à Paris" (Omar, 23 ans, les Minguettes).*

*"Oui je me "sape" quand je vais rue de la République. Je ne vais pas avec les jeunes du quartier" (Selim, 19 ans, St Fons).*

*"Quand je rentre au Marco (bar des Minguettes) ou au bar Américain (bar de la nie de la République), c'est différent. Là je vois des gens de tous les âges et de toutes les classes sociales; ça*

<sup>69</sup> U. HANNERZ, "Explorer la ville", Ed. de Minuit, 1983.

<sup>70</sup> SIMMEL G, "Philosophie de la modernité". Ed. Payot, 1989

*fait changer le comportement. Au bar Américain, j'essaye d'être bien du point de vue du comportement"* (Ahmed, 24 ans, les Minguettes).

Dans ces exemples, la prise de distance par rapport au quartier est maximum. Il y a, chez ces jeunes, une volonté d'anonymat et une stratégie d'identification à d'autres référents identitaires que ceux disponibles dans l'espace de résidence. Ce faisant, ils s'autorisent l'accès à des espaces, en particulier les cafés, dans lesquels leurs pairs du quartier ne vont pas, sous prétexte que, dans ces lieux, le racisme est trop présent.

Certains de ces jeunes qui cherchent à se "fondre" dans autrui ont mis en avant, dans l'entretien, un désir de mobilité spatiale (changement de ville) et sociale (changement de milieu) qui semble être en relation avec ce changement d'état dans l'espace public. En effet, il serait trop schématique de croire que ce comportement dans l'espace public signifie un simple renoncement identitaire. Il peut être aussi interprété comme une stratégie visant à oublier les discriminants négatifs que ces jeunes portent, pour s'ouvrir les voies d'accès aux ressources que recèle la grande ville : *"L'attraction exercée par la métropole urbaine s'explique par le fait qu'à long terme tout individu trouve quelque part dans la diversité des manifestations de la vie urbaine le type de milieu où il s'épanouit et se sent à l'aise : en un mot, il trouve le climat moral dans lequel sa nature particulière sera stimulée de telle sorte que ses dispositions innées puissent parvenir à une pleine et libre expression"*.<sup>71</sup>

## CONCLUSION

La rue de la République pour les jeunes de la banlieue, apparaît donc comme un espace hors de l'ordinaire. Elle est une sphère d'évasion ouvrant la porte à bien des rêves. Sa fréquentation permet de "briser" la monotonie de la vie quotidienne du quartier. L'espace central lyonnais constitue pour les jeunes un espace de possibles, immédiat ou en devenir.

On peut retenir quatre dimensions qui semblent caractériser le rapports des jeunes de la banlieue à cet espace public :

La dimension mythique.

La rue de la République est présente dans l'espace des banlieues à travers la dimension du mythe dont elle est porteuse. Ainsi elle recouvre à la fois la notion de pluralité sociale du monde urbain et de modernité comme micro-scène de la société française. Elle renvoie chez les jeunes l'image de différence, de mouvement et de diversité.

La dimension initiatique.

L'espace public central de Lyon est pratiqué par les jeunes sur un mode de rupture par rapport aux sociabilités en usage dans le quartier. La présence dans ce lieu nécessite l'acquisition de codes spécifiques à un espace qu'il faut partager. C'est l'occasion d'un apprentissage du mode de vie urbain, de la co-présence avec l'altérité qui est d'ailleurs un des fondements de cette mobilité.

La dimension identitaire.

La confrontation avec la diversité sociale et culturelle qu'offre la dimension d'urbanité de la rue République va permettre aux jeunes de "travailler" leur identité. C'est en effet en creux de l'altérité que va se construire son soi. Deux stratégies apparaissent : l'une dans laquelle le jeune se montre tel que lui même, l'autre où il cherchera à se fondre dans autrui. Cette

---

<sup>71</sup> R. PARK, "La ville", in "L'école de Chicago", textes traduits et présentés par Y. GRAFMEYER et I. JOSEPH, Ed. Aubier Montaigne, Paris, 1984.

dernière stratégie peut marquer une volonté de changement d'état, de conquête, d'une plus grande mobilité.

La dimension d'espace transitoire.

Après avoir pratiqué la rue de la République un certain temps, les jeunes ont intégré les intérêts et les contraintes du mode de vie urbain. Ils désirent poursuivre leur aventure et cherchent à découvrir d'autres lieux dans la ville. L'espace public a joué son rôle d'espace d'intégration au mode de vie urbain, relayé par une nouvelle mobilité de la part des jeunes de la banlieue.

La rue de la République apparaît comme un espace central de l'agglomération. En ce sens les jeunes des banlieues ont une pratique d'avance sur les hommes politiques qui vantent la nécessité d'une politique d'agglomération sans en accepter toutes les dimensions. En effet, ils ne peuvent faire appel aux populations périphériques pour revendiquer une dimension européenne, et dans le même temps refuser l'accès de la rue centrale de LYON à la jeunesse des banlieues. L'arrivée d'une nouvelle équipe municipale au mois de mars 1989 modifiera peut être cette contradiction.

**P. BAVOUX**



## CONCLUSION

*"La rue... seul champ d'expérience valable."* Empruntée à André BRETON, reprise par Walter BENJAMIN en exergue d'un texte où l'auteur nous entraîne dans l'une de ses "flâneries intelligentes" à travers les villes d'Europe<sup>72</sup>, la formule ne nous a jamais semblé aussi vraie qu'au terme de cette recherche "aventureuse" sur l'espace public. Lancée à partir des observations que nous avons faites sur les territoires de la banlieue, cet "envers" de l'espace public à propos duquel nous parlions surtout de ségrégation, d'appropriation et d'inter-connaissance, elle s'achève sur une envie, aller plus loin, et une frustration, celle de n'avoir pu explorer dans toute sa complexité l'objet que nous nous étions donnés.

Aventuriers, nous l'avons été, au moins autant que le public que nous rencontrions sur cette rue de Lyon, choisie comme terrain d'analyse pour le caractère d'évidence qu'elle semblait avoir dans le discours des habitants de la banlieue. Choisie aussi, il faut bien le dire, pour les polémiques dont fait l'objet, depuis quelques années, l'évolution de cette rue piétonne de centre-ville. Face à ce qui semblait constituer un enjeu urbain d'importance, puisque nous le saisissons à la fois du côté des citoyens, en termes de pratiques, et du côté des décideurs, en termes de projets de réaménagement, nous avons des questions. Des questions de sociologues, qui, pour déplacées qu'elles puissent paraître aux yeux de ceux qui ont à agir "vite et bien" sur l'espace, nous semblaient pouvoir alimenter le débat sur la place de cette rue dans la ville, et sur l'avenir que l'on pouvait lui réserver.

Saisissant l'occasion d'un appel d'offres de recherche du PLAN URBAIN sur "La question des espaces publics"<sup>73</sup>, nous avons donc fait, nous aussi, ce "voyage au centre-ville" dont nous parlaient avec insistance, depuis des années, les jeunes de la banlieue. Sur place, nous nous sommes interrogés, avec l'aide des citoyens, sur le sens que pouvait avoir, dans une agglomération lyonnaise qui compte désormais un million d'habitants, un espace public central comme celui constitué par la rue de la République : vaste, très fréquenté, diversifié sur le plan spatial mais constituant quand même une unité sur le plan de "l'imagibilité"<sup>74</sup>. Et nous sommes partis à la rencontre des passants, de tous ceux qui circulent ou s'attardent quotidiennement sur cette rue, avec l'idée de tester des méthodes différentes de celles que nous avons jusqu'alors mises en oeuvre : face à un objet dont la caractéristique principale s'incarnait dans le mouvement, il fallait s'adapter, travailler moins dans l'intimité et dans la durée comme nous le faisons sur les quartiers, pour privilégier l'observation anonyme, la fugacité des échanges, l'attention au langage, aux gestes, aux regards, aux mouvements des corps... Certaines de nos ambitions se sont brisées net sur des obstacles financiers (la participation d'un architecte, par exemple, dont nous aurions aimé solliciter une vision plus spatiale que la nôtre), d'autres sur un constat de non efficacité (le recours à la vidéo, envisagée comme instrument de travail, s'est avéré décevant par rapport à l'observation directe). Pourtant, nous avons vite été submergés par la richesse des informations recueillies, mesurant avec un certain découragement l'ampleur de la tâche que nous nous étions fixés, compte tenu de la complexité des pratiques et des représentations dont cet espace était le support.

---

<sup>72</sup> In : "Sens unique", recueil de textes comprenant également "Enfance berlinoise" et "Paysages urbains", édité par Maurice NADEAU, Paris, 1988.

<sup>73</sup> Consultation de recherche, juin 1986

<sup>74</sup> Au sens que donne Kevin LYNCH à ce concept, à savoir : "pour un objet physique, la qualité grâce à laquelle il a de grandes chances de provoquer une forte image chez n'importe quel observateur". Kevin LYNCH parle encore "d'aptitude à se présenter aux sens d'une manière aiguë et intense", "d'apparence vivement compréhensible" ou de possibilité, pour un objet urbain, d'être appréhendé "comme une structure fortement continue, composée d'éléments nombreux, à la fois distincts et clairement liés entre eux", in : "L'Image de la cité", Dunod, Paris, 1976.

Jugée "*agréable*", "*animée*", "*cosmopolite*" par certains, la rue était dénigrée par d'autres qui la trouvaient "*nulle*", "*banale*", "*froide*", ou "*pouilleuse*". "*Trop populaire*" ou "*trop bondée*" pour les uns, elle apparaissait "*trop bourgeoise*" ou "*pas assez animée*" pour les autres. Tantôt perçue comme espace riche de tous les possibles, et assidûment fréquentée depuis des années, tantôt décrite comme espace du vide social, de l'anomie, et réduite à un simple lieu de passage, la rue nous était livrée, à travers la multitude des témoignages enregistrés, comme **un espace paradoxal** au sein duquel s'affrontaient manifestement différentes visions de la ville. Non pas tant au niveau spatial ou fonctionnel, car on distinguait là des zones d'unanimité évidentes (notamment sur la nature piétonne de la rue, sur ses qualités morphologiques : longueur, largeur, esthétique des façades, présence de verdure...; sur ses carences d'aménagement : mauvaise qualité des sols, manque de poubelles ; ou sur ses défauts d'usage : stationnement sauvage des voitures) qu'au niveau social et symbolique. C'est bien sur le **sens** de cet espace que les avis divergeaient, mais à un point tel que l'on ne pouvait manquer de lire ces écarts de perception comme significatifs en eux-mêmes de ce qui se passait là.

Signes de diversité, d'abord : la rue est apparue à travers nos enquêtes comme **un lieu pluriel**, un lieu de brassage où se croisent, se côtoient, se rencontrent parfois, des citoyens venus de toute l'agglomération (mais aussi des "étrangers" à la ville, venus d'autres pays ou des régions rurales alentours) : des gens d'âge, d'origine, et de statuts sociaux les plus divers. Non pas que tout le monde soit là, et pour y faire la même chose : certains sont des habitués, d'autres ne font que passer, quelques groupes sociaux sont quasiment absents (on pense en particulier à la haute bourgeoisie lyonnaise, ou, à l'autre bout de l'échelle sociale, aux immigrés de la première génération) ; et la rue est loin d'être un espace privilégié pour tous ceux que l'on y rencontre. Mais globalement, entre ceux qui s'y trouvent "par hasard", ceux qui y passent "par obligation" et ceux qui choisissent délibérément de s'y attarder un moment, on retrouve là un échantillon extrêmement large de la population de l'agglomération.

**Accessibilité** et **pluri-fonctionnalité** sont sans aucun doute les deux "recettes" majeures de cette diversité de fréquentation : l'arrivée du métro, et plus généralement l'amélioration et la centralisation du système des transports en commun lyonnais autour de cette rue, en "rapprochant" cet espace de tous les secteurs de la ville, l'a mis "à la portée" des populations de la périphérie urbaine, auparavant moins présentes. La situation centrale de la rue, qui dessert plusieurs places, dont les plus symboliques de la cité (Place Bellecour, Place de la République, Place des Cordeliers, Place de l'Hôtel de Ville), et son accessibilité par de nombreuses rues transversales, contribuent à en faire un espace de passage presque "naturel" pour qui parcourt à pied la Presqu'île. Par ailleurs, l'articulation en un même lieu des fonctions commerciale, administrative, de services (banques, assurances...), de trafic, de loisirs (cinémas, restauration), garantit la présence plus ou moins simultanée d'une grande diversité de citoyens, et **l'entretien d'un mouvement perpétuel** dont on sait l'importance vis-à-vis de la sociabilité publique (le mouvement autorisant l'anonymat, et s'opposant à l'appropriation de l'espace).

Rien jusque-là, qui ne soit pour nous surprendre : on retrouve dans ce tableau les principales qualités qui sont à la base de l'attractivité des espaces publics centraux, et qui font souvent défaut aux espaces conçus comme tels dans nos banlieues ou villes nouvelles. Mais rien qui n'explique non plus le caractère éminemment contradictoire des avis portés sur la rue par les citoyens. C'est plus en détail qu'il faut aller voir, pour comprendre pourquoi cet espace fait enjeu dans la ville. Pourquoi, comble de l'urbanité pour les uns, espace dans lequel on vient affirmer son appartenance à la cité, il est jugé par les autres comme un lieu non représentatif de la ville, dans lequel on ne reconnaît plus les signes de l'identité lyonnaise.

Question de position évidemment. Mais non pas tant de position sociale ou culturelle, que de position "citadine" : ce n'est pas en termes de statut socio-professionnel, ou d'appartenance à tel ou tel milieu culturel que se dessinent les écarts de perception du lieu. Mais plutôt en fonction de la proximité ou de l'éloignement par rapport à ce que Richard SENNETT appelle la "*culture publique*", c'est-à-dire la capacité, pour les êtres humains, de "*s'engager dans des rapports sociaux impersonnels*"<sup>75</sup>, à l'opposé des relations de type communautaire, basées sur le partage affectif; capacité qui constitue selon lui l'essence même de **l'urbanité**.

Si l'on considère, ainsi que de nombreux travaux l'ont mis en évidence, que la ville contemporaine fonctionne comme une mosaïque de micro-milieus plus ou moins ségrégués, dans chacun desquels prédomine une certaine "conception du monde"<sup>76</sup>, et si l'on reconnaît avec Richard SENNETT que la mentalité urbaine actuelle est encore dominée par l'idéal communautaire surgi des bouleversements de la vie publique au XIX<sup>ème</sup> siècle, on comprend que l'accès à cette culture impersonnelle, qui implique délocalisation du sens du moi, goût du risque, et sens du jeu<sup>77</sup>, ne soit pas naturel pour la plupart des citadins. Tout un apprentissage est nécessaire, pour que celui qui a vécu dans l'environnement stable et sécurisant de l'un de ces territoires sociaux qui forment la ville, soit à même de circuler entre les pièces de la mosaïque urbaine, d'évoluer librement d'un milieu à un autre, d'accepter, en somme, l'altérité, sans pour autant perdre les fondements de sa personnalité.

Sur cet itinéraire, qui conduit du sens communautaire au sens civil, on retrouve des citadins de toutes origines : car le besoin de mobilité, le désir d'échapper au contrôle du groupe, du localisme et des traditions, est un besoin largement partagé par les individus, à un moment ou à un autre de leur vie. Plus souvent, il est vrai, au temps de la jeunesse, cet âge où l'on a soif de découvrir, et suffisamment d'inconscience pour prendre le risque d'être déstabilisé. Mais parfois aussi au temps de la vieillesse, lorsque l'on n'a plus rien à perdre..., ou encore à ces moments charnières de la vie, lorsque l'expérience de la solitude ou du déracinement, vous interroge sur le sens de vos propres convictions. Ainsi chacun éprouve un jour la nécessité d'aller éprouver son identité, l'idée qu'il se fait de lui et du monde, au contact d'un ailleurs que l'on sait exister, et qui attire par sa différence même, son côté choquant, dangereux, inconnu. Or la grande ville offre en principe les conditions idéales pour ce voyage initiatique vers d'autres systèmes de représentations : à l'interface des multiples territoires qu'elle fait voisiner, elle propose au citadin toute une gradation d'espaces communs, plus ou moins "publics", dans lesquels celui-ci peut vivre "*l'expérience du monde*"<sup>78</sup> et confronter progressivement sa propre batterie de valeurs, de codes de conduite, de règles d'échange, avec celle des autres.

La rue de la République, à Lyon, constitue l'une des étapes fondamentales qui organise dans l'agglomération cet **itinéraire de la sociabilité publique** : entre les espaces collectifs des territoires locaux (places de quartiers, centres des communes de banlieue...), où l'on accède à une diversité relative, sans que l'anonymat ne puisse être garanti, et les espaces publics délocalisés dans lesquels circulent sans cesse les plus mobiles des citadins (réseaux professionnels ou culturels), elle est un lieu d'expérience pour tous ceux qui sont engagés dans cet **apprentissage de l'urbanité**, dont la forme la plus achevée pourrait peut-être se définir comme la plus grande "*disponibilité personnelle au changement*".<sup>79</sup>

<sup>75</sup> Op. cité

<sup>76</sup> Au sens où l'entend Denis CERCLET, dans un texte récent, soit : "*l'ensemble des représentations du réel formant un tout organisé que se façonne un individu selon un modèle que lui propose sa culture d'appartenance*", in : "Guide méthodologique de l'évaluation des actions culturelles scientifiques et techniques en milieu associatif, rapport intermédiaire, Boutique des Sciences de Lyon, mai 1989.

<sup>77</sup> Pour communiquer avec les autres sans tomber dans la "*compulsion de l'intimité*", rappelle l'auteur des "Tyrannies de l'intimité", il faut être capable d'une part de remettre en question ses propres systèmes de références et d'autre part de maîtriser les codes de l'apparence, d'accepter certaines "*conventions de sociabilité*".

<sup>78</sup> Richard SENNETT, op. cité, p. 32

<sup>79</sup> Ulf HANNERZ: "Explorer la ville", Le Sens Commun, Editions de Minuit, Paris, 1983.

On comprend mieux, à l'envisager comme telle, les réactions contradictoires des citoyens que nous avons interrogés à propos de cette rue. Ceux qui l'apprécient, nos enquêtes l'ont bien mis en évidence, sont ceux qui la conçoivent comme **espace de désenclavement** par rapport au petit monde dans lequel ils vivent au quotidien ; les jeunes, notamment, issus de tous les secteurs de l'agglomération et de tous les milieux sociaux, mais aussi certaines personnes âgées, et plus généralement tous ceux qui conjuguent des caractéristiques de disponibilité et de faible degré de "citadinisation" : habitants de la périphérie, nouveaux venus en ville... Pour eux, qui sont désireux "d'apprendre la ville", de s'approcher de ce qui fait son cœur, la rue de la République est un terrain d'aventure, celui qui offre la plus grande potentialité de confrontation sociale dans un contexte d'anonymat. Ce qu'ils y vont chercher, c'est bien "l'étranger", celui qui, selon la formule d'Edmond JABES, *"te permet d'être toi-même, en faisant de toi un étranger"*<sup>80</sup>. Loin des contraintes de l'espace privé, ils viennent sur cette rue pour se perdre un peu, pour s'exposer délibérément au contact des inconnus, et pour se dire finalement : "Je suis un de ceux-là, un inconnu moi-même, qui pourrait peut-être, pourquoi pas, devenir quelqu'un d'autre..." Lieu d'ouverture, dont le principal attrait réside dans la présence anonyme des autres et les possibilités de "dérapage" ou du moins d'interrogation identitaire, la rue relève bien pour eux du **domaine public**, au sens que Richard SENNETT donne à ce terme: *"lieu où se produisent des violations (tolérées) de la morale, (...) où il est possible d'outrepasser les règles de la respectabilité"*<sup>81</sup>.

Et puisqu'ils y viennent d'abord pour se sentir plus libres, ils prennent leur temps, et déambulent sans but précis, les commerces, vitrines, cafés et cinémas n'étant que prétexte à s'attarder dans la contemplation des autres ou dans le sentiment d'être soi-même partie intégrante du mouvement de la ville. Ces gens-là, qui forment une majorité du public de la rue, pratiquent celle-ci avant tout comme **espace de flânerie**, cet art dont Walter BENJAMIN a expliqué qu'il exigeait la permanence et préférerait l'anodin aux *"grandes réminiscences"* et aux *"frissons historiques"*<sup>82</sup>. Opposant la figure du flâneur à celle du voyageur, Walter BENJAMIN précise ainsi que *"comme l'enfant, le flâneur apprend par cœur ; et comme le vieillard, il tient ferme à sa sagesse"*, parce qu'il aspire à s'imprégner durablement des détails qui "font" l'esprit de la ville. Ainsi nos enquêtés nous ont-ils dit parcourir régulièrement et sans lassitude cette rue qu'ils définissent comme l'espace de tous les possibles. A la manière des grands boulevards au XIX<sup>ème</sup> siècle ou des "ramblas" espagnols, on la monte et on la descend comme un tunnel, un monde en soi, qui, dans les pratiques autant que dans les représentations, apparaît tout à fait distinct du reste de la ville. Riche de sa propre activité sociale, surchargée d'images et de signes dont le décryptage constitue un jeu, elle est vécue comme un **lieu de spectacle** sans cesse renouvelé : espace de l'imprévisible, où l'on se laisse voguer au gré d'interactions minimales avec d'autres, des inconnus dont on peut, pour un instant, s'imaginer proche, parce qu'on joue soi-même à faire comme si l'on était quelqu'un d'autre, protégé par l'anonymat.

Lieu de découverte autant que de socialisation, la rue de la République est en outre, pour ces apprentis citoyens, **un lieu de qualification** : par leur présence ici, sur cet espace mythique dont on parle dans les banlieues, qui centralise les symboles de plusieurs systèmes de valeurs (pêle-mêle : l'Hôtel de ville, le Palais de la Bourse, les fast-food, la mode "sportwear", les grands cafés, la FNAC, l'architecture haussmannienne...), et qui fait se côtoyer, à peu de choses près, toutes les cultures urbaines, ils affirment leur appartenance à la cité, à son histoire comme à son actualité.

Pour les jeunes de la banlieue, mais aussi des différents quartiers de Lyon, la "sortie rue de la Ré" apparaît comme une véritable **initiation au mode de vie urbain**. Comme toute initiation, elle nécessite du temps, des rituels ; elle est fantasmée longtemps à l'avance, vécue avec quelques pairs judicieusement choisis, et racontée par bribes, avec parcimonie, puisqu'il s'agit

<sup>80</sup> In: "Un étranger avec, sous le bras, un livre de petit format", Gallimard, Paris, 1989.

<sup>81</sup> Op. cité.

<sup>82</sup> In: "Le retour du flâneur", Urbi III, 1980

d'une expérience profondément individuelle. Enfin, elle ne dure qu'un temps, au-delà duquel on considère qu'il n'y a plus rien à apprendre en ce lieu, ou du moins plus rien de déterminant.

Les jeunes en question, passés un certain âge, ou une certaine durée de fréquentation de la rue (qui peut atteindre plusieurs années), rejoignent alors l'autre catégorie d'usagers : celle qui ne se trouve là qu'occasionnellement, qui ne fait que passer, et qui juge avec dédain cet espace décidément banal, ce "*fourre-tout*" d'où sont absents les signes d'une véritable "*identité lyonnaise*". Parmi ceux qui dénigrent ainsi la qualité et l'attrait de la rue, on trouve, logiquement, deux groupes de citadins bien distincts : ceux qui se situent en-deçà du niveau de sociabilité publique qu'offre l'espace de cette rue, et ceux qui se situent au-delà. Les premiers sont les habitants de la ville qui sont encore (ou de nouveau) très dépendants de leur territoire social d'appartenance, qui valorisent le sens communautaire et ne conçoivent pas l'échange social en-dehors d'un contexte de solidarité, d'intimité ou de proximité socio-culturelle. Ceux-là ont souvent vécu l'expérience de la rue de la Ré comme traumatisante. Ils se plaignent de l'anonymat qui règne sur la rue, du manque de "*courtoisie*", de la "*froidueur*" ambiante, de la difficulté d'établir des contacts, de l'impossibilité de distinguer, dans cette foule, "*les gens biens*" du "*tout-venant*". Ils se sentent perdus, annulés par l'impersonnalité des rapports sociaux, dépossédés de leur code de lecture de la ville. Ils citent en comparaison des espaces qui symbolisent la permanence de l'identité lyonnaise : la Croix-Rousse, modèle de village urbain, Ainay, haut lieu de la bourgeoisie traditionnelle, St-Jean, coeur médiéval de la cité, ou encore, pour certaines personnes âgées, la rue de la Ré telle qu'elle était autrefois, du temps où, plus mobiles et plus insérés dans l'actualité urbaine, ils y avaient leurs repères et savaient lire dans la foule les signes de distinction qui aujourd'hui leur échappent. Jeunes Arabes des cités de banlieue, ou habitants de lotissements des communes rurales, on trouve de tout parmi ceux qui critiquent ainsi la rue pour son impersonnalité. Avec pour seul trait commun la force d'un lien étroit avec un espace familier, un espace refuge dans lequel chacun se juge "à sa place" et trouve provisoirement satisfaction à l'ensemble de ses aspirations sociales. Des gens "installés", peu disponibles ou peu mobiles, souvent enserrés dans des situations familiales, relationnelles ou professionnelles stables, et qui vivent leur ville de manière très ponctuelle, ne s'y déplaçant qu'occasionnellement ou pour des besoins strictement fonctionnels (tel achat à réaliser, ou telle démarche à accomplir).

À l'opposé, parmi les détracteurs de cette rue, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne laisse personne indifférent, on distingue les hyper-mobiles, qui ont l'habitude de parcourir la ville en tous sens, et qui ont "fait le tour" de sa diversité. Des très urbains, en somme, parmi lesquels on retrouve évidemment, des intellectuels, des "branchés" qui se veulent au top niveau de tel ou tel courant culturel, mais aussi toute cette génération des 25/35 ans, qui, de la banlieue au centre-ville, des Beurs aux fils de cadres, a élevé la mobilité au rang d'idéal. Pour eux, qui évoluent dans des réseaux multiples, qui renouvellent sans cesse les lieux et les codes de leur sociabilité, la rue de la Ré est "*enfantine*", "*surfaite*", voire même "*ringarde*". Elle est l'espace du déjà vu, du déjà su, et en aucun cas l'espace de la modernité. Elle ne "*bouge pas assez*" et ce n'est pas là qu'ils trouveront les frissons nécessaires à leur vie déjà riche d'imprévus et d'échanges en tout genres. Déconnectée par rapport à l'idée que ces citadins se font de leur ville, cette rue est perçue comme "déqualifiante", parce qu'elle ne recèle pas les éléments de valeur sur lesquels se fonde leur conception de l'urbanité. Ils lui préfèrent des espaces moins publics, finalement, dont l'accès est limité par un critère culturel auxquels ils adhèrent (certains bars, des lieux de concert,...) et dans lesquels ils peuvent avoir l'occasion de rencontrer des inconnus, certes, mais qui quelque part sont des pairs, aussi urbains qu'eux. Là réside selon eux l'esprit de la ville, là se font et se défont les modes, les rumeurs, les images et les alliances qui donnent sens à la vie publique locale. Là sont les signes de distinction.

Tout est relatif, donc. Et surtout le point de vue d'où l'on juge de la "qualité" d'un espace urbain. Dans la mesure où celle-ci ne réside pas dans la seule configuration spatiale du lieu, mais bien

davantage dans le rôle social que l'amènent à tenir à la fois cette configuration, son degré d'accessibilité et de pluri-fonctionnalité, et sa situation dans l'histoire et la géographie de la ville, on ne saurait juger hâtivement et en termes strictement techniques de cette qualité. Ainsi, c'est moins du fait de sa piétonnisation que des bouleversements de l'organisation socio-spatiale de la ville, liés au développement considérable de ses banlieues, que la rue de la République a changé de sens au cours des dix dernières années : d'espace public de centre-ville, elle a accédé au statut d'espace public d'agglomération, preuve, s'il en fallait, de ses capacités à se maintenir comme espace de référence dans un contexte socio-culturel en pleine évolution. Si elle n'est plus qualifiante pour certaines catégories de population, elle l'est devenue pour d'autres, pour tous ces "nouveaux accédants" à l'urbanité que l'accroissement et l'étalement de la ville rendent de plus en plus nombreux. Pour eux, elle joue un rôle fondamental de "**citadinisation**", que l'on aurait tort de négliger, alors que les effets de la ségrégation urbaine montrent régulièrement leurs conséquences négatives sur le "savoir-vivre ensemble" et sur l'insertion sociale des citoyens.

Mais le paradoxe, dans cette histoire, celui que doivent prendre en compte les aménageurs et qui n'est certes pas facile à interpréter spatialement, c'est que la rue ne peut tenir ce rôle que si elle demeure **un lieu de diversité** ; si elle reste, non pas le lieu d'élection de tous les citoyens, mais du moins un lieu où chacun se sente légitime, et où chacun puisse avoir à faire ou à passer un jour ou l'autre. Un lieu sur la valeur duquel un consensus social puisse s'établir, non pas parce qu'il proposerait, à travers tel ou tel aménagement, un soi-disant sens commun, admis par tous comme symbolique de l'identité lyonnaise, mais plutôt parce qu'il serait à même **d'articuler plusieurs systèmes de représentations**, et d'autoriser la co-présence de diverses catégories de citoyens, appréhendées davantage en termes de **rôle**, qu'en termes de statut social : des passants, des flâneurs, des consommateurs, des spectateurs... L'important étant que cet espace demeure fréquenté par toutes sortes de gens, étant entendu que chacun ne lui accorde pas la même signification, et n'y vient donc pas pour les mêmes raisons.

Si la rue de la République assure encore, dans une certaine mesure, cette cohabitation des référents symboliques et cette diversité d'usages, on voit cependant apparaître les signes d'une fragilisation du caractère public de la rue, qui se manifeste par une double tendance à l'appropriation de certains sous-espaces par certains groupes sociaux (on pense aux jeunes dans la partie Sud de la rue), et à l'homogénéisation des fonctions commerciale et de loisirs (ayant tendance à se spécialiser en direction du public jeunes). On aurait tout à perdre à ce qu'une telle évolution se précise, sachant que ce serait les jeunes eux-mêmes les plus pénalisés par un appauvrissement du sens de cet espace : ils s'y retrouveraient entre eux, alors qu'ils viennent précisément y chercher l'altérité.

L'enjeu d'une intervention d'aménagement de cette rue réside dans **un renforcement de son rôle public**, c'est-à-dire de sa capacité à favoriser ce que Jean DUVIGNAUD appelle "*le tête à tête urbain*"<sup>83</sup>. Il ne passe donc pas par une éviction d'une partie du public présent, et moins encore par une réduction de sa fonction piétonne (dont on a montré qu'elle était appréciée parce qu'elle créait, précisément, les occasions de ce tête-à-tête), mais bien par un accroissement de son attractivité, par démultiplication de ses capacités d'accueil et de ses potentialités d'usage.

Les observations minutieuses réalisées par William WHYTE sur les espaces publics de plusieurs grandes villes américaines<sup>84</sup>, ont démontré que c'est la sous-utilisation, et non l'inverse, qui pose problème dans ces espaces. Qu'il n'y a pas lieu de craindre la trop grande réussite d'un

<sup>83</sup> "*Le rapport de l'homme avec l'autre homme, de la femme avec l'homme, des femmes entre elles, des hommes entre eux*", in : "Relecture d'HALBWACHS: représentations collectives et valeurs de l'espace", compte-rendu de son intervention au Séminaire de recherche sur la valeur et la valorisation de l'espace, PLAN URBAIN, Paris, 25 avril 1988.

<sup>84</sup> Dont un compte-rendu est proposé dans "The social life of small urban spaces", The conservation Foundation, Washington D.C., U.S.A., 1980

aménagement, la capacité d'accueil d'un lieu public se régulant d'elle-même, de façon presque automatique, en fonction du niveau de densité que les gens acceptent de supporter. En revanche, un espace conçu pour tenir à l'écart certains "indésirables" (ou considérés comme tels), tend généralement à être délaissé par d'autres usagers potentiels. On ne lutte pas, en somme, contre la tendance à l'appropriation en restreignant l'accès d'un espace public, mais au contraire en l'élargissant. Ainsi le fait de supprimer des bancs et des arbres dans le secteur Sud de la rue de la République, n'a pas eu pour seul effet d'empêcher le stationnement de certains jeunes : il a également évincé de ce secteur les personnes âgées que nous avons eu l'occasion d'y rencontrer au début de notre enquête. La possibilité de s'asseoir, sur un espace public, contribue de manière déterminante à son bon fonctionnement, parce qu'elle garantit une relative diversité de rôles possibles pour les usagers. De même, la **variété des ambiances spatiales**, et des types d'articulation entre places assises et flux de circulation, contribuent à une **accessibilité maximale** des espaces publics, parce qu'elles donnent aux usagers une grande latitude dans la manière de s'impliquer dans la sociabilité publique. L'espace public est affaire de distance, finalement, (par rapport à soi, aux autres) et ce que l'on attend de lui, c'est **une offre de gestion de la distance sociale**. Pouvoir choisir d'être plus ou moins proche des autres, plus ou moins en retrait de cette foule sur laquelle on veut simplement laisser aller son regard, ou partie prenante du mouvement d'ensemble : telle est la liberté à laquelle aspirent les citoyens, dont on aurait tort d'oublier, qu'au fond, en dépit des conditions terriblement stressantes que leur impose la vie urbaine, ils gardent un surprenant génie de l'être-ensemble.

L'intérêt persistant qu'ils conservent pour ce jeu social qui consiste à **fréquenter des inconnus** devrait être au centre des préoccupations de ceux qui ont pour mission d'aménager les espaces publics. Avec pour ligne directrice l'idée que la flânerie, la déambulation, constituent des supports essentiels à ce jeu social. *"Les hommes ont besoin de conquérir des espaces, en dehors des espaces fonctionnels, qui permettent la vie commune, les rapports sociaux"*, rappelait récemment Jean DUVIGNAUD<sup>85</sup>. Des *"lieux de farniente"*, où l'on puisse *"se laisser aller au prix des choses sans prix ou qui ne servent à rien"*. Or *"la flânerie, le jeu, le farniente, n'ont plus de place dans les mégalo-poles"*, où la valeur de l'espace urbain a tendance à n'être appréciée qu'en termes de rentabilité directe, d'identification ou d'appropriation. La vie publique, pourtant, ne s'épanouit pleinement que dans **des lieux non appropriables**, des lieux qui ne s'imposent pas d'emblée comme signifiants, ou du moins dont la spatialité "n'occupe pas toute la place", ne sature pas le champ visuel. Car alors, on ne flâne plus, on visite..., un espace fait pour être vu avant d'être vécu.

Recréer des lieux qui parlent à l'imagination et qui favorisent la rêverie urbaine, c'est renouer avec un **art de la mise en scène** bien plus qu'avec un art décoratif ou symbolique : c'est retrouver un certain "sens de l'effacement", qui vise à **mettre le décor urbain au service de la sociabilité**, et non l'inverse<sup>86</sup>. Lorsqu'on pensera ainsi des espaces dont la valeur résiderait dans leur capacité à susciter la flânerie, on redonnera peut-être aux citoyens qui l'ont perdu le goût de la vie publique : cette façon qu'ont certains d'être en relation en dehors de tout engagement identitaire, de tout principe de réalité..., momentanément suspendus de leur condition sociale. Libres, parce qu'anonymes, et disponibles à l'inconnu, parce que non contraints à la proximité, toujours maîtres de la distance qu'ils souhaitent établir les uns par rapport aux autres.

<sup>85</sup> Au cours de l'intervention déjà citée.

<sup>86</sup> On rejoint ici les remarques de Chantal de GOURNAY, inspirées des théories de Richard SENNETT, dans un article intitulé : "La rectification de l'espace public ou les avatars de la communication urbaine", in : Cahiers du CCI, Editions du Centre Georges POMPIDOU, Paris, 1988.



## BIBLIOGRAPHIE

### OUVRAGES

**BECKER Howard:** "Outsiders: études de sociologie de la déviance", Editions A.M. Métailié. Paris, 1985.

**BENJAMIN Walter:** "Rastelli raconte... et autres récits", Seuil. Paris 1987.

**BENJAMIN Walter:** "Sens unique", précédé de "Enfance berlinoise" et suivi de "Paysages urbains", Editions Maurice NADEAU. Paris, 1988.

**DUBET François:** "La galère: jeunes en survie", Fayard, Paris, 1987. **GALLAND Olivier:** "Les jeunes", Editions La Découverte. Paris, 1985.

**GOFFMAN Erving:** "Façons de parler", Les Editions de Minuit. Paris, 1987.

**GOFFMAN Erving:** "Les rites d'interaction", Les Editions de Minuit. Paris, 1974.

**GOFFMAN Erving, WINKIN Yves:** "Les moments et leurs hommes", Seuil/Minuit. Paris, 1988.

**HABERMAS Jürgen:** "L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société", Payot, Paris, 1978.

**HALBWACHS Maurice:** "La mémoire collective", Presses Universitaires de France, Paris, 1950.

**HANNERZ Ulf:** "Explorer la ville", Les Editions de Minuit, Paris, 1983.

**JOSEPH Isaac:** "Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public", Librairie des Méridiens, Paris, 1984.

**LAGREE Jean-Charles, LEN-FAI P.:** "La galère : marginalisations juvéniles et collectives locales", C.N.R.S., Paris, 1985.

**LYNCH Kevin:** "L'image de la cité", Dunod, Paris, 1976.

**MAFFESOLI Michel:** "Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse", Méridiens/Klincksieck, Paris, 1988.

**PAUL-LEVY Françoise, SEGAUD Marion:** "Anthropologie de l'espace", C.C.I., Centre Georges POMPIDOU, Paris, 1983.

**SANSOT Pierre:** "Poétique de la ville", Librairie des Méridiens/Klincksieck, Paris, 1984.

**SENNETT Richard:** "Les tyrannies de l'intimité", Seuil, Paris 1979.

**SIMMEL Georg:** "Philosophie de la modernité", Payot, Paris, 1989.

**SITTE Camillo:** "L'art de bâtir les villes. L'urbanisme selon ses fondements artistiques", Editions l'Equerre, Paris, 1983.

**WHYTE William:** "The social life of small urban spaces", The Conservation Foundation, Washington D.C., U.S.A., 1980.

#### OUVRAGES COLLECTIFS

"L'Ecole de Chicago", présentation Yves GRAFMEYER et Isaac JOSEPH, Editions Aubier Montaigne, Paris, 1984.

"Espaces publics", PLAN URBAIN, Ministère de l'Équipement et du Logement, La Documentation Française, Paris, 1988.

"Histoire de la France urbaine", Tome 4: "La ville de l'âge industriel, le cycle haussmannien", Seuil, Paris, 1983.

"L'idée de la ville", Actes du colloque international de Lyon, Editions du Champvallon, Seyssel, 1984.

"La mémoire des rues", numéro spécial du Courrier de l'UNESCO, août 1989.

"PARIS-GUIDE, par les principaux écrivains et artistes de la France", La Découverte / Maspéro, Paris, 1983.

#### ARTICLES

**BATTEGAY Alain:** "Les "beurs" dans l'espace public", Esprit, juin 1985.

**BENJAMIN Walter:** "Le retour du flâneur", Urbj III, 1980.

**BILLIARD Isabelle:** "L'espace public", Les annales de la recherche urbaine n° 32, octobre 1986.

**BOUBEKER Ahmed, LINDE José:** "Karim ou la fin du mythe du vicelard St-Chamonais", texte ronéoté faisant suite à "Quartier cousin", Les Temps modernes, décembre 1982.

**BOURDIEU Pierre:** "L'identité et la représentation. Eléments pour une réflexion critique sur l'idée de région", Actes de la recherche en sciences sociales n° 35, novembre 1980.

**DE GOURNAY Chantal:** "La rectification de l'espace public ou les avatars de la communication urbaine", Cahiers du C.C.I. n° 5, Centre Georges POMPIDOU, Paris 1988.

**DEWITTE Jacques:** "Eloge de la place. Camillo SITTE ou l'agoraphilie", in: "La ville inquiète", Le temps de la réflexion VIII, Gallimard, 1987.

**GALLAND Olivier:** "Une transition à négocier", Les annales de la recherche urbaine, n° 27, juillet 1985.

**JOSEPH Isaac:** "Cultures urbaines et espaces publics", ARIESE, Université Lyon 2, mai 1987.

**JOSEPH Isaac:** "Décors et rituels de la mémoire collective, d'après Maurice HALBWACHS", Communication au Colloque de Cerisy, "Crise de l'urbain, Futur de la ville", 15/20 juin 1985.

**JOSEPH Isaac:** "Eléments pour l'analyse de l'expérience de la vie publique", Espaces et Sociétés, n° 38/39, juillet/décembre 1981.

**LAGREE Jean-Charles:** "Interactions locales dans l'espace résidentiel", Les annales de la recherche urbaine, n° 27, juillet 1985.

**PETONNET Colette:** "L'anonymat ou la pellicule protectrice", in : "La ville inquiète", Le temps de la réflexion VIII, Gallimard, 1987.

**RAYMOND Henri:** "Urbain, convivialité, culture", Les annales de la recherche urbaine, n° 37, décembre 1987/février 1988.

**REMY Jean:** "La perception du privé/public dans la dynamique des espaces collectifs", texte ronéoté, Université de Louvain, BELGIQUE.

**ROMANO Marco:** "Citizens without city", in : "World cities and the future of the metropolises. International participations", Catalogue de la XVIIème Triennale de Milan, 21 septembre/18 décembre 1988, édité par Luigi MAZZA.

**SEGAUD Marion:** "Formes urbaines et sphère esthétique", Villes en parallèle, n° 12/13, novembre 1988.



**TSIRONI Anastasia:** "Rôle social et fréquentation des places d'Athènes", Villes en parallèle n° 9, février 1986.

**VALENTE Fabrizio:** "Les paninari italiens : une nouvelle forme d'agrégation juvénile", Sociétés, n° 10, septembre 1986.

**VALENTE Fabrizio:** "Groupes de jeunes, espaces publics et privés", texte ronéoté, mai 1987.

**VIDAL-NAQUET Pierre:** "Repaires urbains hors cité", Les annales de la recherche urbaine, n° 27, juillet 1985.

### **RAPPORTS DE RECHERCHE**

**AUTHIER Jean-Yves:** "La marginalité dans les centres-villes : un discours idéologique ou des pratiques rationnelles?", mémoire de maîtrise de sociologie, Université Lyon 2, 1984.

**AUTHIER Jean-Yves, BARTOLI J.J.:** "La piétonnisation de la rue de la République, un urbanisme au pas à pas", mémoire de licence d'études urbaines, Université Lyon 2, 1984.

**BAVOUX Pascal, PAYET Jean-Paul:** "Territoires de la mobilité: pratiques extra-résidentielles des jeunes de la périphérie", TRAJECTOIRES, Lyon, 1986.

**BAVOUX Pascal, FORET Catherine, PAYET Jean-Paul:** "Jeunes et situations administratives : situations de communication entre des jeunes d'origine étrangère et des agents administratifs", TRAJECTOIRES, Lyon, 1988.

**FORET Catherine:** "Trajectoires de l'exclusion : recomposition sociale et processus de territorialisation dans l'espace d'une copropriété disqualifiée", TRAJECTOIRES, Lyon, 1986.

**OSTROWETSKY Sylvia, Samuel BORDREUIL:** "Recherche sur

l'émergence des pôles attractifs", rapport intermédiaire, E.D.R.E.S.S., Université de Provence, 1988.

**PERALDI Michel:** "Le temps des rites : l'action culturelle en Ville Nouvelle", CERFISE, Marseille, 1988.

**SOUCY Claude:** "L'image du centre dans quatre romans contemporains. Le centre urbain : discours et stratégies des groupes sociaux", C.S.U., Paris, 1971.

### PRESSE LOCALE

Le Monde Rhône-Alpes

Lyon-Figaro

Lyon-Libération

La recherche s'est également appuyée sur les réflexions développées dans le cadre du groupe de travail "**Espaces publics**" animé par Isabelle BILLIARD au PLAN URBAIN (1987/88), ainsi que lors des séances du séminaire de recherche sur "**La valeur et la valorisation de l'espace urbain**" animé par Evelyne PERRIN, Jean-Loup GOURDON, Alain TARRIUS, Yves GRAFMEYER, au PLAN URBAIN (1987/89).

## ANNEXES

---

### **Données issues de l'enquête par questionnaire**

(387 passants enquêtés, entre le 30 septembre et le 22 octobre 1987)

Tableau 1 : Répartition des enquêtés par sexe et âge

Age \ Sexe	Hommes		Femmes		TOTAL	
	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage
- 18 ans	34	15%	40	26%	74	19%
18/25 ans	125	54%	78	50%	203	52%
25/35 ans	51	22%	14	9%	65	17%
35/50 ans	13	5%	13	8%	26	7%
+ 50 ans	9	4%	10	7%	19	5%
Non rép.	-	-	-	-	-	-
<b>TOTAL</b>	<b>232</b>	<b>100%</b>	<b>155</b>	<b>100%</b>	<b>387</b>	<b>100%</b>

TABLEAU 2 : Statut familial des enquêtés

Seul sans enfant	317	82%
Seul avec enfant(s)	19	5%
Couple sans enfant	13	3%
Couple avec enfant(s)	38	10%
Non réponses	-	-
<b>TOTAL</b>	<b>387</b>	<b>100%</b>





**TABEAU 5** : Répartition des enquêtés selon leur lieu de résidence et leur rythme de fréquentation de la rue

Venez-vous rue de la RÉ.? Où habitez- vous ?	Exception- nellement	Moins d'une fois par semaine	1 fois par semaine	2 ou 3 par semaine	1 fois par jour ou +	non réponses	TOTAL
Quartiers centraux(1)	4	2	7	24	45	-	82 <b>21%</b>
Autre Lyon et Villeurbanne	8	15	20	34	28	-	105 <b>27%</b>
Banlieue(2) (dont Est Courly) (3)	8 (3)	18 (8)	32 (12)	31 (14)	28 (17)	-	117 (54) <b>30%</b> <b>14%</b>
Autre Rhône	2	9	4	5	3	-	23 <b>6%</b>
Autres départem.	27	6	2	13	6	-	54 <b>14%</b>
Non rép.	-	1	-	1	4	-	6 <b>2%</b>
<b>TOTAL</b>	<b>49</b> <b>13%</b>	<b>51</b> <b>13%</b>	<b>65</b> <b>17%</b>	<b>108</b> <b>28%</b>	<b>114</b> <b>29%</b>	<b>-</b>	<b>387</b> <b>100%</b>

- (1) Voir tableau 3.  
(2) Idem  
(3) Idem

**Tableau 6** : Répartition des enquêtés selon le temps passé sur la rue  
(Somme des réponses aux questions :  
"Depuis combien de temps êtes-vous sur la rue" et  
"Combien de temps pensez-vous encore rester ?")

Temps passé sur la rue	Nombre	%
- de 15 mn	76	<b>20%</b>
15 à 30 mn	74	<b>19%</b>
30 mn à 1 h	87	<b>22%</b>
1 à 2 heures	68	<b>18%</b>
+ de 2 heures	69	<b>18%</b>
Non réponses	13	<b>3%</b>
<b>TOTAL</b>	<b>387</b>	<b>100%</b>

TABLEAU 7 : Réponses à la question :

"Pourquoi êtes-vous venus rue de la Ré ?"

Réponses	Nombre	%
Flânerie	135	35
Commerces	68	18
Passage	43	11
Services tertiaires (*)	21	5
Restauration	17	4
Cinéma	16	4
Travail	13	3
Tourisme	8	2
Réponses multiples dont :	63	16
- flânerie + commerces	(26)	(7)
- flânerie + autre	(20)	(5)
- commerce + autre	(5)	(1)
- passage + autre	-	-
Non réponses	3	1
<b>TOTAL</b>	<b>387</b>	<b>100%</b>

(\*) (banques, assurances, administration, etc ...)

TABLEAU 8 : Réponses à la question :

"En général, pourquoi venez-vous rue de la République ?"

	Nombre	%
	104	27%
	44	11%
	27	7%
	3	1%
	4	1%
	9	2%
	11	3%
	-	-
	168	43%
	(61)	(16%)
	(48)	(12%)
	(44)	(11%)
	(38)	(10%)
	17	4%
	387	100%

TABLEAU 9 : Appréciation portée sur la rue, en fonction de l'âge  
(Réponses à la question ouverte : "Votre avis sur la rue de la République ?")

Appréciation / Age	Positive	Négative	Mitigée	Non réponses (*)	TOTAL
- de 18 ans	52   70%	3   4%	11   15%	8   11%	74   100%
18 / 25 ans	99   49%	26   13%	51   25%	27   13%	203   100%
25 / 35 ans	29   45%	8   12%	19   29%	9   14%	65   100%
35 / 50 ans	12   46%	3   12%	5   19%	6   23%	26   100%
+ de 50 ans	4   21%	5   26%	3   16%	7   37%	19   100%
<b>TOTAL</b>	<b>196   50%</b>	<b>45   12%</b>	<b>89   23%</b>	<b>57   15%</b>	<b>387   100%</b>

(\*) Le taux élevé des non-réponses dans ce tableau et les deux suivants tient au protocole d'enquête : la question "Votre avis sur la rue de la République ?" n'ayant été rajoutée au questionnaire qu'au terme d'une période-test, pendant laquelle 48 personnes avaient été interrogées. Les non-réponses réelles sont donc au nombre de  $57 - 48 = 9$ .



TABLEAU 10 : Appréciation portée sur la rue en fonction du sexe

Appréciation Sexe	Positive		Négative		Mitigée		Non Réponses		TOTAL	
	Masculin	113	49%	33	14%	51	22%	36	15%	233
Féminin	83	54%	12	8%	38	25%	21	13%	154	100%
TOTAL	196	50%	45	12%	89	23%	57	15%	387	100%

TABLEAU 11 : Appréciation portée sur la rue en fonction du lieu de résidence

Appréciation Lieu de résid.	Positive		Négative		Mitigée		Non Réponses		TOTAL	
	Quartiers centraux (1)	33	40%	19	23%	18	22%	12	15%	82
Autre Lyon et Villeurbanne	51	49%	9	9%	29	28%	16	15%	105	100%
Banlieue (2) (dont Est Courly) (3)	62 (33)	53% (61%)	8 (5)	7% (9%)	27 (12)	23% (22%)	20 (4)	17% (7%)	117 (54)	100% (100%)
Autre Rhône	15	65%	2	9%	3	13%	3	13%	23	100%
Autres départ.	33	61%	6	11%	9	17%	6	11%	54	100%
Non réponses	2	33%	1	17%	3	50%	-	-	6	100%
TOTAL	196	50%	45	12%	89	23%	57	15%	387	100%

(1) Voir tableau 3.

(2) Idem

(3) Idem